

COUDÉE MAGIQUE, EAU LUSTRALE ET BÂTON ENCHANTÉ: RITES ET CROYANCES DANS LA CONSTRUCTION DE L'HABITAT TRADITIONNEL DES JAWI (PATANI, THAÏLANDE DU SUD)

Pierre Le Roux*

Résumé

Dans la région de Patani, les habitants, musulmans d'origine malaise, construisaient naguère de magnifiques maisons de bois sur pilotis, de différents styles et que l'on trouve encore en nombre, selon des mesures augurales, des rites propitiatoires et une orientation appropriés, dans le strict respect de croyances populaires. Cet appareil rituel est reproduit et prolongé dans l'habitat moderne de béton, acier et verre¹.

En 1785, le souverain siamois Rama I^{er} conquiert le sultanat malais de Patani² au terme d'une campagne victorieuse contre plusieurs États, en particulier le royaume môn de Ligor (actuelle province thaïlandaise de Nakhon Sri Thammarat). Patani fut annexé par le royaume bouddhique siamois mais, devenu vassal, conserva dans les faits une indépendance presque totale. C'est à compter de la signature du Traité Anglo-Siamois de 1909, que Patani, royaume musulman, fut considéré, au moins par le Siam et les pays voisins sinon par les habitants du sultanat, comme faisant partie du Siam bouddhiste qui allait devenir bientôt le 'Pays des Thaïs' ou Thaïlande (Kokbua Suwannathat-Pian 1988) (Figure 1). D'un point de vue politique cette annexion a été l'une des causes principales d'une guérilla larvée pendant des années et jusqu'à la fin de la décennie 1980 (Bruneau 1987, Forbes 1989, Nantawan Haemindra 1976, Surin Pitsuwan 1985). De l'origine culturellement malaise de Patani, il subsiste encore bien des traces.

Parmi ces rappels culturellement signifiants de l'antériorité du sultanat sur l'autorité siamoise, il faut noter l'existence de *kayu atah ning*³ 'ce bois-au-dessus', espar à fonction symbolique glissé dans la charpente des maisons,

ou encore la canonnade festive des 'canons' de bambou chargés au carbure de calcium, *bedé kaba*, pour la commémoration annuelle des célèbres canons géants du sultanat, emportés par les Siamois après le sac de la ville, au XVIII^e siècle, et déposés à Bangkok devant l'ancien ministère de la Guerre (Le Roux 1998a et c).

Cet attachement à leur histoire, les habitants de Patani l'expriment également *via* des éléments hétérogènes et syncrétiques issus de la fusion des deux cultures: malaise musulmane et animiste, très influencée par l'hindouisme, et siamoise bouddhique également mêlée de paganisme dans sa version populaire et rurale, ainsi que le montre le mythe fondateur jawi de *l'éléphant blanc aux défenses noires*⁴.

De la somme de ces éléments émerge l'ethnonyme de cette population, à majorité rurale, dont les individus se reconnaissent à la fois comme des Jawi⁵ c'est-à-dire des *Malais d'origine*, et non des *Malaysiens*, et comme des Thaïlandais ou 'ressortissants de Thaïlande', et non pas des *Siamois*. Ce dernier terme équivaut en effet localement, dans toutes les catégories

* Ethnologue, docteur de l'EHESS, membre de l'IRSEA, CNRS-Université de Provence (Marseille, France).

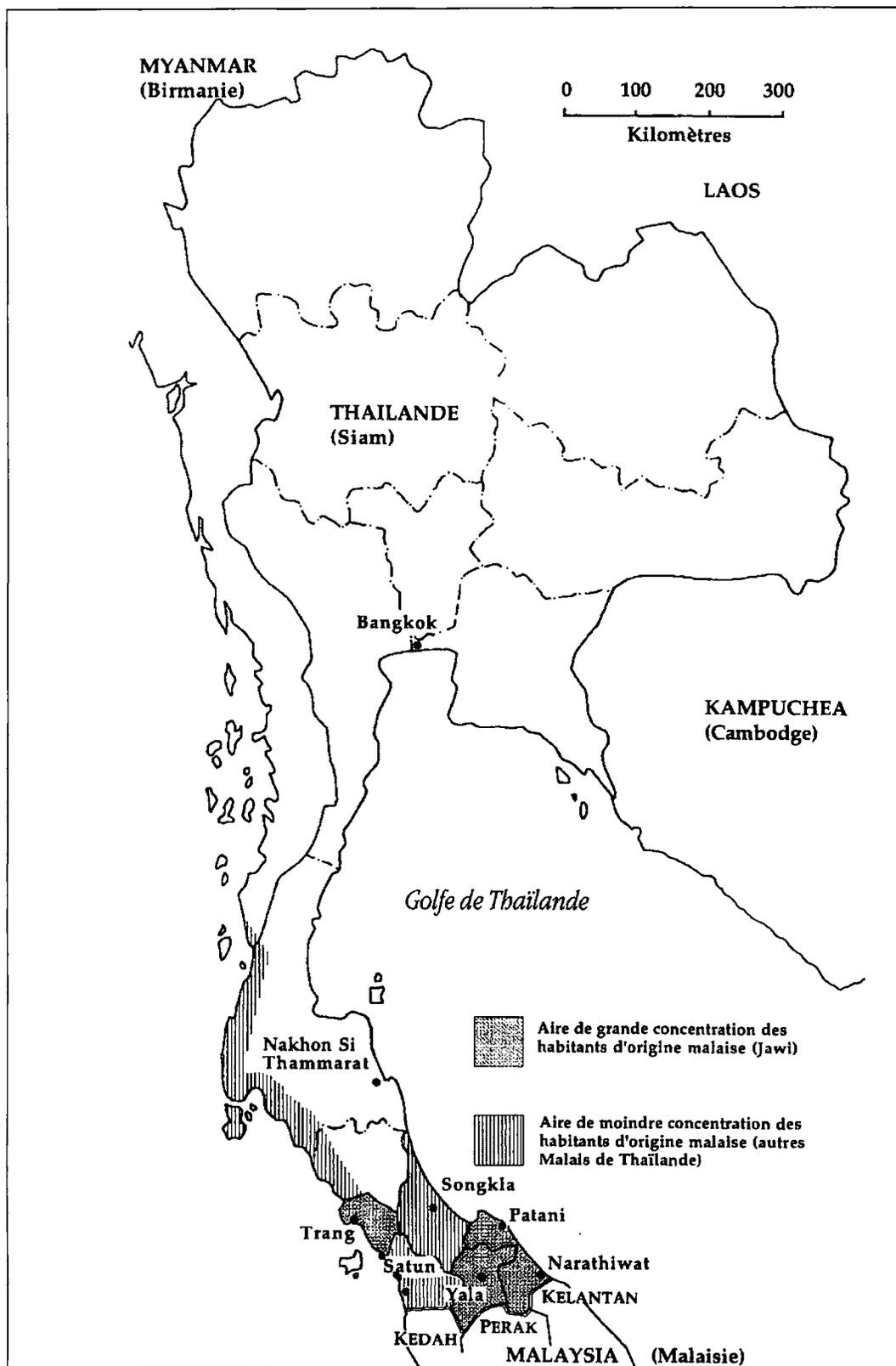


Figure 1 Carte de situation de la région habitée par les Jawi. Provinces thaïlandaises de Pattani, Yala et Narathiwat, équivalent à peu près au territoire de l'ancien sultanat de Patani.



Figure 2 Les cinq éléments du bonheur d'un Jawi : la maison, la tourterelle, le kriss, la bague d'agate, et l'épouse. District de Sai Buri, province de Pattani, 1991 (cliché P. Le Roux).

de population, à *bouddhiste* (de confession bouddhique).

Les Jawi constituent une entité culturelle originale, différenciable de celle des Malais habitant la Malaisie, longtemps, et jusqu'à très récemment, demeurée par la force des choses et des aléas de l'histoire un conservatoire culturel du Monde malais péninsulaire (Le Roux 1997a & b; Le Roux & Azip Samuyama 1997). Depuis le début des années 90 surtout, ils paraissent en voie d'assimilation à la société thaïlandaise, conséquence parmi d'autres d'une forte croissance économique régionale.

La maison idéale ou l'idéal social ?

Le Jawi, en tant qu'individu, nage dans un univers sympathique. La vie quotidienne est imprégnée de magie et, dans cette société où nature et surnature sont indissociables, l'individu vit en permanence à la fois protégé et menacé par les entités spirituelles issues de divers panthéons (indien, musulman, bouddhique, siamois, môn, animiste). Cette relation complexe entre nature mortelle et surnature immortelle est laissée à l'appréciation et à la compétence

médiatrice d'experts éclairés, les *bohmo*, (guérisseurs) qui sont aussi, en tant que médecins des esprits, les maîtres des rites (Le Roux 1997a, Wilkinson 1932). Ce sont eux que les villageois consultent, non seulement de façon curative lorsqu'une personne est malade, mais encore préventivement, afin d'éviter la confrontation directe et imprévue, donc dangereuse, avec le divin, d'où qu'il provienne, en se le conciliant. Dans cette société rurale les rites sont essentiels, ou plutôt le respect des rites, à toutes les étapes de la vie, tant lors d'un emménagement qu'à plus forte raison lors d'une construction neuve.

Dans leur définition idéale du bonheur, les Jawi énoncent une liste de cinq éléments indispensables : une maison (*rumoh*), une tourterelle *Geopelia striata* L. (*burông ttité*), un kriss (*keréh*), une bague d'agate (*chichéng aké*), et une épouse (*ttino*). La maison, au sens large, est ainsi pensée par les Jawi comme un élément majeur de la stabilité et du bonheur social et c'est pourquoi l'ensemble des rites de construction est loin d'être mineur ou anecdotique (Figure 2). Ces ingrédients sont, bien sûr, idéalisés: une jeune femme 'à la démarche gracieuse de l'éléphant'⁶, un kriss

invincible, une tourterelle dorée au chant magique d'une valeur d'un million de baths⁷ une agate qui offre l'invulnérabilité, une propriété (maison et terrain) splendide et exempte de fantômes qui sont issus de l'âme de personnes disparues de mort violente et pour lesquelles les rites funéraires n'ont pas été—ou pas pu être—rendus convenablement. Pour pallier ce dernier problème, les Jawi procèdent à leurs constructions selon des rites propitiatoires envers les génies, qui s'avèrent en outre augures favorables ou défavorables.

***Semanga' Rumoh*: l'essence vitale ou l'âme de la maison**

Pour les Jawi, et pour les Malais en général, les humains ne sont pas les seuls êtres à posséder une essence vitale. Les animaux, certains végétaux et minéraux, ainsi que certaines choses, en particulier le bateau et la maison, en détiennent aussi. D'ailleurs, pour les Jawi les animaux et les arbres sont réputés avoir eu la faculté de la parole, aux temps originels. Le terme malais qui exprime cette 'essence' vitale, *semangat*, a souvent été traduit par âme (Annandale 1901, 1909; Cuisinier 1951; Wilkinson 1906; Winstedt 1916). Il serait sans doute plus juste de parler de 'force' vitale. Le concept jawi de *semanga'* est difficile à appréhender parce qu'il renvoie à plusieurs notions mais aussi à plusieurs cultures. Plusieurs notions parce qu'il induit à la fois une vie, une puissance, un esprit et un être. Plusieurs cultures parce qu'il renvoie aux notions d'âme, de spiritualité et d'existence dans les mondes indien, musulman, et bouddhique. Sans doute, au lieu de traduire *semanga'* par 'âme', terme possédant une forte connotation culturelle dans notre langue, ne serait-ce que dans son acception religieuse, pourrait-on assez justement lui préférer un terme à la fois plus confus parce que mal défini et plus précis par tout ce qu'il induit implicitement : *leman* des Austronésiens. Un autre terme malayo-polynésien, *tapu*, a été emprunté avec bonheur et est d'un usage pratique, car sans équivalent dans notre culture, sous la forme *tabou*.

Quoi qu'il en soit, pour le commun des Jawi, en particulier la majorité paysanne, l'être humain est seul à posséder trois 'âmes' différentes :

nyawoh (du sanskrit), *rôh* (de l'arabe) et *semanga'* (terme austronésien). Le premier terme, *nyawoh*, correspond au souffle régulateur et ordonnateur de la vie qui apparaît au terme du sixième mois du stade fœtal, et qui, après la disparition du corps, et s'il demeure sur terre en tant qu'unité définie, se transforme en fantôme. L'expression *amé' nyawoh* 'prendre l'âme' signifie littéralement 'tuer'. Le second terme, *rôh*, désigne le souffle au sens propre qui constitue une sorte de 'corps astral' et distingue l'homme de l'animal. C'est cette 'âme' qui est plus particulièrement prise en compte par les officiants religieux (les trois 'âmes' se confondent cependant lors d'un décès: elles s'échappent simultanément). Le dernier terme, *semanga'*, qui recouvre les croyances malaises les plus anciennes est le plus difficilement défini par les Jawi: l'expression *amé' semanga'* 'prendre l'âme' signifie non pas 'tuer' mais bien 'charmer, ensorceler, enchanter, envoûter'.

Pour le commun des Jawi, le principe vital *semanga'*, et celui d'une maison n'y échappe pas, ne doit être ni effrayé ni menacé et encore moins déséquilibré. Pour éviter cela, il faut suivre des consignes 'ordinaires' comme l'interdit de s'exprimer bruyamment, de façon intempestive, celui de se déplacer lourdement au sein de la maison en faisant vibrer la moindre latte, et il faut respecter des consignes 'extraordinaires', lors d'événements exceptionnels comme un orage, une naissance, une alliance, un décès, etc. Par exemple, pour éviter que la foudre ne tombe sur la maison lors des violents orages de la mousson du sud-ouest, les Jawi glissent la lame d'une arme blanche, celle d'un kriss (Figure 3) ou à défaut d'un simple coupe-coupe, entre les interstices du plancher, au chambranle de la porte principale, afin de détourner les coups et de dissuader l'éclair de violenter le bâtiment. Chez d'autres peuples malais, tels que les habitants de Selangor rencontrés par William Skeat à la fin du XIX^e siècle, le péril des orages était détourné par les habitants en lançant quelques poignées de sel (sacrificiel) dans le foyer. Les pétilllements et étincelles résultants étaient comme le vaccin des éclairs et du tonnerre qu'ils évoquaient. Lors d'une naissance, pour éviter notamment que la maison —c'est-à-dire surtout le nouveau-né— ne soit souillée par un fantôme ou un esprit malin, l'époux de la jeune

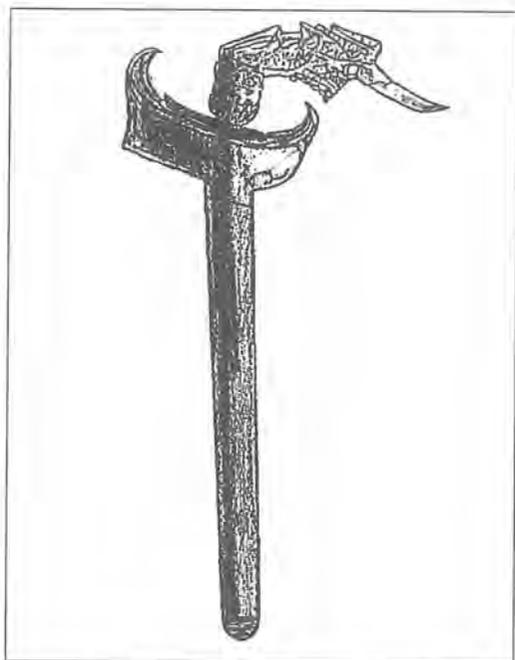


Figure 3 Kriss *tajong* de Patani au manche à tête de Shiva. Dessin de l'auteur, 1994.

accouchée, à défaut un de ses parents proches, entretient un feu allumé par sa femme, et surtout, il jette sur le sol dans l'espace ouvert entre les pilotis de la maison, sous le lieu exact de la parturition, un plant épineux d'ananas (*lana'*) ou de *Pandanus* (*kkuwè*), afin de faire reculer l'esprit malin qui tente de se hasarder là à ce moment⁸. En cas de décès les chats, d'ordinaire si choyés car portant bonheur à leur maître, sont immédiatement chassés de la maison à coup de pieds ou de bâton s'il le faut de façon à éviter l'appropriation de l'âme du défunt par le malin, réputé capable de se cacher dans le corps du chat. Mais le meurtre d'un chat est prohibé car source de malheur certain pour celui qui s'y risquerait⁹. Le danger vécu par la maison et son âme, évident avec la foudre, est moins discernable dans les deux derniers cas de figure et pourtant bien réel pour les Jawi: la conséquence de l'intrusion d'un esprit serait, en ce qui concerne la seule maison, l'apparition d'un fantôme en son sein et donc la nécessité de son abandon ou de son bon exorcisme (*ala*). Car maisons, bateaux et hommes, courent le même danger d'être possédés par un esprit qui 'mange' ou fait fuir leur âme et donc tant leur courage que leurs défenses, sur le modèle physiologique des globules blancs succombant

à l'intrusion d'un agent viral dans le corps. L'âme est d'ailleurs susceptible de se matérialiser, ce qui est bon signe, toujours sous la forme d'une luciole (*Lampyris* spp.) nommée *kunè*, tant pour l'âme humaine, celle du riz, que pour celle des petits bateaux et canots. En revanche, l'âme des grands bateaux—voire des grandes maisons?—a l'apparence d'un serpent (Cortez 1998).

La relation étroite existant entre 'maison' et 'bateau' chez les Jawi est sans aucun doute liée à leur origine géographique et culturelle puisqu'ils sont en grande partie, tout comme les autres Malais, des immigrants insulaires relativement récents venus par voie de mer, et est liée aussi à leur système cosmogonique dualiste oscillant entre le pôle marin, aquatique et littoral et le pôle terrestre, forestier et montagneux. Les gens du littoral se désignent d'ailleurs comme étant des *orè laô'* d'origine, c'est-à-dire des *orang laut* en malais ('hommes de la mer'). Or, cette expression désigne usuellement les populations austronésiennes de nomades marins dont il subsiste encore çà et là quelques éléments dans l'aire sudestasiatique¹⁰. Linguistiquement, le jawi est divisé en deux groupes: celui du littoral, de la plage et des basses terres, *baso ilè*, et celui des hautes terres d'amont, *baso dara'*. Économiquement, la population littorale est occupée d'activités halieutiques et, dans une moindre mesure, de la collecte de sucre de palme, tandis que les *highlanders* ou gens des terres hautes, cultivent le riz et exploitent les hévéas pour en tirer du caoutchouc naturel. Tout le système des croyances et des rites est lui aussi organisé en fonction de cette bipartition manichéenne: esprits du panthéon marin et, symétriquement, esprits du panthéon terrestre; mythe d'origine de Patani lié à un cerf blanc allant de la forêt au littoral pour les gens des basses terres et à un éléphant blanc allant de la mer à la forêt des hautes terres pour les gens d'amont; rites de bénédiction de la mer et de la pêche (*pujo pata*) chez les gens d'aval, et rites de bénédiction de la rizière chez les gens des hautes terres (*pujo benè*) en des termes équivalents. La nomenclature des pièces d'architecture de la maison et du bateau exprime elle-même cette ambiguïté: les Jawi du dialecte *dara'* des hautes terres disent *tivyè* tant pour le poteau principal de la maison que pour le mât

du bateau, et *laya* tant pour la voile que pour la façade de la maison. Enfin les Jawi, du littoral en tous cas, sont de bons marins et de fameux constructeurs navals: on leur doit les bateaux *kolè'* à proue et poupes bifides (Figure 4a et b) et les *pata' kera'* à haute étrave (Figure 5a et b, Figure 6), tous enluminés de merveilleuses arabesques multicolores et de complexes sculptures inspirées des récits de leur riche littérature orale. Ces bateaux se retrouvent aujourd'hui jusque dans la province siamoise de Hua Hin au nord et dans l'État de Trengganu en Malaisie. Mais sans doute et avant tout, à propos du principe vital de la maison et du bateau, faut-il rappeler que les Malais accordent une âme à tous les arbres et d'abord aux grands fûts pourvoyeurs de bois d'œuvre, c'est-à-dire les diptérocarpacées producteurs de bois d'aigle et surtout des concrétions résineuses lithiques (ou *damar*) utilisées dans la construction, tant navale que terrestre: les bateaux sont faits du bois dont on construit les maisons et vice-versa. Toutefois, tant l'âme de la maison, *semanga' rumoh*, que celle du bateau, nommée elle *mayo perahu*, n'apparaît que lorsque les dernières planches ont été assemblées et les poteaux—ou le mât—dressés.

Cependant les mesures curatives prises pour le bien-être de la maison et de ses habitants ne

suffisent pas tant le danger est estimé grand par les villageois. Tout un ensemble de mesures préventives est donc pris en amont de la construction d'une part, et périodiquement ensuite, après la première installation, d'autre part. En premier lieu, il faut mentionner l'existence de nombreux interdits coutumiers (*patè*) comme chahuter bruyamment sur le seuil de la porte, surtout pour une femme enceinte, laisser les petits enfants se glisser sous le plancher de la maison, omettre de laisser un peu de riz dans la bassine à l'intention de l'esprit des morts durant la nuit du jeudi au vendredi, etc.

Dans une maison, dans une rizière, et dans un bateau en pêche, il est également interdit de nommer certains êtres dont le bonze bouddhiste (*tô' cha*) et les grands prédateurs tels que le tigre (*rima*) et le requin blanc (*yu putéh*). Pour contourner ces interdits linguistiques, les Jawi usent d'un système de substitution: ils parlent *chéwè*¹¹.

Quand les rites appropriés n'ont pas—ou mal—été effectués, ou encore lorsque le choix initial du terrain ou de l'orientation a été malhabile, la demeure n'est pas considérée comme habitable. Cette croyance, qui peut être rapportée dans le cas de l'Europe à celle de la 'maison hantée', n'est pas forcément connue immédiatement. Il faut parfois attendre des années, et en tous cas

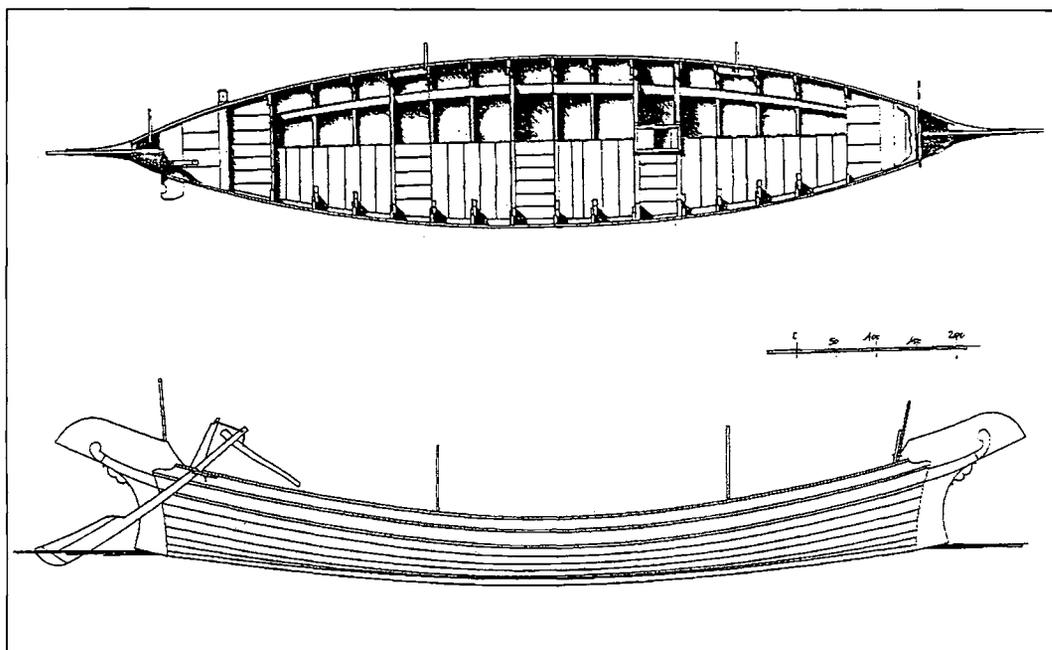


Figure 4a et b Plans du bateau jawi *kolè'*. Dessins de Georges Cortez (architecte DPLG), 1994.

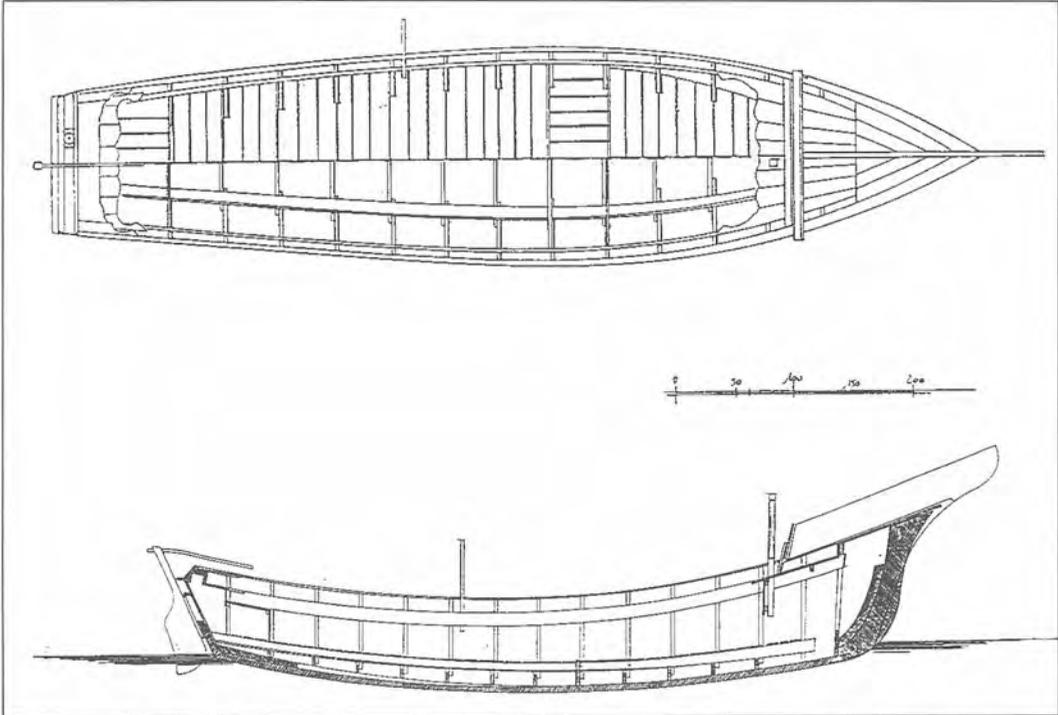


Figure 5a et b Plans du bateau *pata' kera'*. Dessins de Georges Cortez (architecte DPLG), 1994.



Figure 6 Bateau *pata' kera'* ('cul coupé') enluminé par des motifs tirés de l'épopée *Seramo* (*Ramayana* version jawi). L'âme du bateau (*perahu*) est appelée *mayo perahu*. Plage de Talo' Kapo', district de Yaring, province de Pattani, 1990 (cliché P. Le Roux).



Figure 7 Portage à dos d'hommes d'un élément de maison jawi (anciennement un grenier à riz) sur une distance de 3 kilomètres. District de Sai Buri, province de Pattani, 1992 (cliché P. Le Roux).

un événement, une maladie, une catastrophe, parmi d'autres signes révélateurs, pour que la maison soit enfin déplacée –à dos d'hommes (Figure 7)– ou abandonnée.

De maison hantée et de roué chat rouan

Cette croyance en les maisons hantées est loin d'être un archaïsme ou une superstition en voie de disparition: les Thaïs, tout autant que les Jawi, ruraux ou élites éduquées, accordent tant de crédit aux 'fantômes', nommés *hatu* en jawi et *phi* en thaï, que si un bâtiment –maison, appartement, palais, restaurant, y compris chambre d'hôtel– a abrité le drame d'une mort violente, son propriétaire s'efforce de conserver secrète l'information, au risque de perdre définitivement sa clientèle¹².

Une maison est hantée, c'est-à-dire considérée comme une 'chose morte' (*barè mati*) lorsque son âme a fui devant un fantôme. Lorsqu'un sort (*kèna'*) a été jeté sur une habitation, celle-ci n'est plus considérée habitable. C'est le cas de l'ancien palais du sultan de Sai Buri (ou *Telubè* en jawi, jadis nommé *Selinong Bayu*). Cet ancien sultanat

malais, vassal de celui de Patani, constitue désormais un *amphoe* (district) de l'actuelle province thaïlandaise de Pattani et sa capitale, ville portuaire, est restée le chef-lieu du district (Figure 8).

Après le départ précipité du dernier sultan vers l'État de Kelantan dans les années trente¹³, fuyant la répression entreprise contre les habitants de Patani par l'ancien premier ministre siamois Phibun Songkhram, plutôt xénophobe, le palais n'est pas demeuré à l'abandon, bien au contraire. Il a été parfaitement entretenu, jusqu'à l'année 1995 –date de la tentative de son rachat en sous-main par le descendant, résidant à Kelantan, du *raja* de Sai Buri–, tant l'imposante bâtisse coloniale de belle facture que le jardin qui l'entoure. Mais s'il a été entretenu et s'il a changé plusieurs fois de mains, le palais n'a pourtant jamais été habité, à l'exception de deux ou trois tentatives, limitées à quelques heures: dès la première nuit tombée, les locataires téméraires ou ignorants la réputation de la bâtisse, s'enfuyaient, effrayés par les manifestations physiques des prétendus fantômes de cette maison. La malédiction de ce palais, telle qu'expliquée usuellement par les



Figure 8 Ancien palais du sultan de *Selinong Bayu* (district de Sai Buri, province de Pattani). Maison hantée depuis le départ du *raja* suite à un sort jeté sur son ordre à l'aide du sang du chat *china*. 1992 (cliché P. Le Roux).

habitants de la région, s'exprime par un grand vacarme nocturne : bruits de pas, claquements de portes, coups sur les murs, et surtout par une attaque en règle de la part de mystérieuses guêpes maçonnes (*bhuwè*). Ce, durant la nuit seulement. L'observateur peut constater, sur la foi des exemples passés, que ces mystérieuses guêpes paraissent n'effectuer que des attaques 'ethniques', ne s'en prenant guère qu'aux locataires, Siamois ou Chinois, comme si leur seul objectif était d'empêcher la violation du palais, en quelque sorte réservé aux anciens sultans, par des non-malais et non-musulmans. C'est ainsi que cet élégant palais, pourtant inhabitable, vaut très cher et paraît être devenu, de logement utilitaire, même si prestigieux, un simple objet de spéculation, un investissement au même titre qu'une œuvre d'art et un support de la mémoire sociale en forme de symbole. Plusieurs *bohmo* réputés m'ont confié l'origine de cette malédiction notoirement connue de la population. Il s'agirait bien d'un sort jeté sur la maison par un *bohmo temôh* (sorcier), sur l'ordre du dernier sultan de *Selinong Bayu* (*Telubè* ou Sai Buri). Un tel sort, scellé par le sang d'un

animal particulier, le plus puissant jamais évoqué par les *bohmo jawi*, consiste à dessiner des figures symboliques appelées à devenir des fantômes, sur les murs intérieurs du palais, avec le sang du rarissime et quasi mythique *kuching china*, chat mâle et rouan (trois couleurs dans la robe), fraîchement égorgé à cet effet¹⁴.

Légende du chat *china*

Le chat rouan est bénéfique. Sa valeur tient à ce que le mâle est très rare. De chat à trois couleurs on ne trouve généralement jamais de mâle. Si on a la bonne fortune d'en découvrir un, il faut l'élever aussitôt. C'est une médecine puissante. Son sang est une médecine. Si tu veux de l'argent tu prends le sang du chat *china* et tu vas dans la maison du patron. Là, tu dessines avec le sang des figures sur les murs. Ce sont des fantômes. Tu fais en sorte que les dessins soient tous petits, presque invisibles.

Si tu dessines des serpents apparaissent des serpents, si tu dessines des fantômes apparaissent des fantômes, si tu dessines des éléphants apparaissent des éléphants. Alors le patron ne

peut plus vivre dans cette maison. C'est impossible. Il ne peut plus dormir. Il a beau aller quérir des *bohmo* pour retirer le sort, rien à faire. Il cherche à vendre sa maison et tu l'achètes à bas prix ou bien il te propose beaucoup d'argent pour retirer le sort. Dans ce cas, tu viens et tu prends du jus de citron que tu presses à la main et que tu verses dans une tasse. Tu y ajoutes des feuilles de *beluru*¹⁵ puis tu lessives les murs de la maison. Tu n'oublies pas les pilotis. Tu asperges bien toutes les parties atteintes de manière à ce que ce soit beau [exorcisé]. Alors tu peux dire à l'homme qu'il peut s'en retourner dormir. Il n'y a plus de problèmes.

Conteur: *Tô' bohmo* Pa'do Mih Améng (Pattani, 1992).

Il semble qu'en Europe également le mâle de ce type particulier de chat soit réputé très rare, sinon impossible à trouver, alors qu'une femelle au pelage rouan est un fait relativement courant. Un tel chat, s'il s'en trouve, n'a pas de prix, et sa possession est censée rendre chanceux l'improbable bénéficiaire. À défaut de chat *china*, engendrant un sort réputé invincible, les *bohmo* peuvent également utiliser le rarissime—mais trouvable—chat mâle *langi itè*, possédant, comme l'indique son nom, la particularité d'un palais entièrement de couleur noire. L'idéal serait évidemment pour eux de disposer d'un chat *china langi itè*. Il faut ajouter, peut-être pour expliquer la puissance du sort dont les Jawi créditent le sang du chat rouan et la réputation de sorcellerie prêtée à cet animal, que les Malais en général pensent que le chat est possédé—ou facilement possédé—par *Hibléh* (le diable), et est pour cette raison réputé *badi*, c'est-à-dire malformé, marqué, plus exactement maudit, et susceptible de porter ou de transmettre la malédiction. D'après les croyances locales, la seule façon de se débarrasser de ce type presque invincible de fantôme est le lessivage magique des parois contaminées par badigeonnage avec une solution à base de jus de citron et d'une décoction de feuilles d'ananas et de feuilles de *beluru*. Burkhill (1935: 926) indique:

*It is but a step in thought from the removal of lice to the removal of evil influences. 'Take it and the juice of a lime and rumpud lidah rimau'*¹⁶

and wash the body to drive out evil spirits', is a prescription from upper Perak; but the talisman of the prescription is really in the grass, as the other two substances are commonly used together in washing.

Gimlette (in Journ. Roy. As. Soc. Straits Branch 82, 1920: 118) mentions its use in washing to keep 'alive', i.e. active, a charm. The employment of root or leaves in a wash for removing Tertian fever (Med. Book Mal. Med. in Gard. Bull. S.S. 6, 1930:404) is pure magican attempt to wash off the fever.

Cette plante *beluru* sert dans la fabrication d'un poison de pêche et elle est utilisée dans la pharmacopée traditionnelle. Elle est également employée par les forgerons pour la confection de l'acide dans lequel la lame forgée est mise à tremper pour faire émerger les motifs de l'acier damassé dans la technique spécifique du *damas*¹⁷. Mais cette plante est d'abord réputée comme shampoing et surtout comme charme magique.

D'échelle d'accès, de façade et d'orientation

En ce qui concerne la construction des maisons, l'orientation est primordiale, en fonction de paramètres spécifiques estimés à l'aune du *bohmo* spécialiste de la sélection des sites favorables. Aucun Jawi sensé n'oserait bâtir sans prendre cet avis nécessaire et obligatoire au préalable—à moins de négliger le risque d'un déménagement ultérieur ou celui d'une catastrophe familiale. Pour construire une maison, il faut, avant toute chose, choisir le jour approprié dans ceux de la semaine¹⁸. Aucun n'est semblable. Il y a des jours fastes ou 'jolis' (*hari molè*), des jours 'néfastes' (*hari chapéng*), des jours 'douloureux' où la maladie frappe (*hari saké*) et des jours 'dangereux' (*hari gero*h). Bien évidemment, le choix d'un jour faste, apanage des spécialistes *bohmo chari hari ou tô' nnujong ou tô' nnèngo* (devins), est le seul retenu. Le deuxième impératif, nous l'avons vu plus haut, est que le terrain sur lequel la maison sera bâtie ne soit pas hanté par un mauvais esprit. Les Jawi, comme les Malais de Selangor (Skeat 1900: 141), pensent qu'un



Figure 9 Exposition des jeunes mariés sous le dais lors d'un mariage paysan à Bétong (frontière entre Malaisie et Thaïlande, province de Yala). 1990. Au premier plan, à droite, on aperçoit *semanga* 'l'âme' des époux, c'est-à-dire le gâteau de riz gluant à trois couleurs (blanc, jaune, rouge) qui la symbolise. (cliché P. Le Roux).

sol de couleur jaunâtre, parfumé, au terreau acide est signe de prospérité. Le terrain doit être situé en hauteur de préférence et sa partie sud plus haute que sa partie nord, gage de quiétude pour ses futurs locataires.

Le dernier impératif est que l'orientation du bâtiment lui-même soit bonne. Chez les Thaïs les façades s'ouvrent généralement à l'est et, à l'opposé de ce que l'on trouve chez les Malais et les Jawi, les bâtiments résidentiels sont généralement situés au sud. C'est le cas de la demeure des bonzes au sein du monastère ou de celle de la famille royale dans ses divers palais. Dans la symbolique du bouddhisme *Theravada* le levant est en effet assimilé à la naissance, le Sud à la vie, l'Ouest à la mort et le Nord au sommeil, c'est-à-dire à la préfiguration factice de la mort. Pour tous les musulmans d'Asie du Sud-Est, La Mecque se trouve à l'ouest, c'est-à-dire au couchant qui, chez les Malais et les Jawi, est également associé à la mort¹⁹: la position du défunt dans la tombe est tête au nord, pieds au sud, regard tourné vers l'ouest, vers La Mecque et cette orientation du corps est interdite aux

vivants à l'intérieur des maisons. Dans les villages habités par les Jawi, on ne trouve pas une porte ouverte au sud. Cette orientation est qualifiée de maléfique et se confond avec une raison pratique: l'évitement de la chaleur par exposition directe aux rayons solaires. Les bâtiments s'ouvrent plutôt à l'est. Cette règle s'impose avant même de faire appel à un devin. La position cardinale de la maison ainsi que l'orientation de l'échelle d'accès, *tango*, au nombre de barreaux toujours impair, est en effet donnée par un *bohmo* après séance divinatoire. Cependant, si la plupart des maisons sont ouvertes à l'est et la plupart des greniers au nord, les portes de certaines maisons sont exposées au nord et celles de certains greniers à l'ouest. Dans ce cas, l'échelle d'accès est, elle, orientée convenablement. L'échelle d'accès désigne en effet la maison et la maisonnée dans le langage courant et parler d'orientation de la maison revient à parler de celle de l'échelle, et non de la façade. Lorsqu'une orientation est *a priori* mauvaise du fait d'une implantation imposée par le contexte, par exemple le long de

la route, il existe en outre un moyen de contourner le problème. Il s'agit de la notion de 'barrière protectrice'. Une maison mal orientée est généralement, si l'on observe attentivement, en vis-à-vis d'une autre maison dressée de l'autre côté de la route et qui lui tient lieu de barrière protectrice. Parfois, un grenier à riz ouvre sa porte d'accès au sud, faute impardonnable à première vue. En fait, cette porte est reliée par une passerelle à celle d'un grenier jumeau lui faisant face. Le grenier n'est pas ouvert au sud puisque son accès est ainsi barré. Ce système se retrouve dans l'ensemble de la structure sociale. Ainsi, personne ne doit interférer entre une personne qui prie et La Mecque, en direction de l'ouest. Mais les besoins du ménage imposant quelquefois au conjoint d'outrepasser l'interdit, celui-ci dépose alors un coussin (*bata*) sur le plancher, devant la personne qui prie, libérant l'accès (Figure 9). Il faut à ce propos souligner l'importance des coussins et de leur symbolique dans la culture malaise, par exemple lors des mariages traditionnels : le nombre des coussins sous le dais d'exposition des jeunes mariés exprime notamment la richesse et la position sociale des deux familles (Skeat 1900).

Coudée magique, eau lustrale et bâton enchanté

Lorsqu'une famille veut construire une maison sur un terrain, elle fait tout d'abord appel à un guérisseur (Skeat 1900: 545 et Shaw 1975), souvent un *bohmo hatu* ('chamane'). Celui-ci se présente au jour et à l'heure (généralement sept heures du matin) décidés par lui selon ses calculs horoscopiques, ses carrés magiques et ses tables consacrées. Les Jawi, à l'instar de Malais d'autres régions (Gibbs 1987: 81) creusaient autrefois et creusent encore parfois, à l'instigation du *bohmo*, quatre trous dans le sol et y plaçant dans l'un du tamarin (en fait *Garcinia atroviridis* Griff. et non *Tamarindus indica* Linn.), dans le second du curcuma ou 'safran des Indes' (*Curcuma domestica* Valetton), dans le troisième du charbon, et dans le dernier du sel. Puis ils y mettent le feu afin de réduire ces substances en cendres. Le *bohmo* demande alors à la future maîtresse de maison, demeurée à l'écart jusqu'alors, de désigner l'un de ces quatre trous. Si elle choisit le trou qui contenait

du tamarin ou du curcuma c'est un bon présage, mais si elle opte pour l'un de ceux qui contenait du sel ou du charbon c'est un mauvais présage et le site d'implantation est impérativement abandonné (Skeat 1900: 41) décrit d'autres variantes.

Le plus souvent le *bohmo* se contente de creuser un trou, profond d'une coudée, *seto* (environ 40 cm), à l'endroit où doit être placé ultérieurement le pilier-mère (*ibu tiyè*) ou pilier sacré (*tiyè seri*), c'est-à-dire le poteau principal. Il dépose au fond de ce trou un bol de terre cuite (*gelo' aé'*) rempli d'eau jusqu'à la gorge—le même bol de terre cuite que celui placé au sommet de la meule-mère protégeant l'âme du riz dans le grenier—et il recouvre le récipient d'une feuille de bananier, avant de refermer le trou. Cette eau lustrale (*aé' tawa*) est consacrée par le souffle (*siyu*) du *bohmo* exprimant sa médecine interne c'est-à-dire sa magie, ou par l'un de ses nombreux talismans (dent de crocodile blanc, morceau de météorite, os de dugong, etc.), ou bien encore par de la farine de riz nouveau (cette eau ainsi consacrée se nomme alors *tepong tawa*). Le lendemain matin, l'orifice est mis à jour afin de vérifier le niveau de l'eau dans le bol. S'il ne manque qu'un peu d'eau, le site est favorable, s'il en manque près d'un tiers, le site est défavorable et est abandonné. Skeat (1900: 144) mentionne aussi cette technique.

Enfin, et dans tous les cas, le *bohmo* demande au préalable à la maîtresse de maison de mesurer une brasse, *depo* (entre 150 et 180 cm) sur un bâton, c'est-à-dire la distance entre ses deux mains, à la hauteur des majeurs, les bras étendus. Puis il récite une invocation et souffle sur le bâton, et enfin il le plante dans le sol. Le lendemain à l'aube il invite la maîtresse de maison à ramasser le bâton et à le mesurer de nouveau: '*amé' gi' depo* 'prends et mesure une brasse'. Si la mesure est semblable à la première, l'augure est favorable et la construction peut commencer. Si la seconde mesure est plus longue que la première, c'est excellent. En revanche, si la deuxième mesure est plus courte que la précédente, il faut abandonner l'endroit considéré comme mauvais. Ce bâton enchanté à la fois par l'origine féminine de sa mesure et par le pouvoir propre des *bohmo* fait partie intégrante de leur panoplie thérapeutique et magique. En effet, la plupart des guérisseurs

possèdent une canne magique, *tuka*. Ces cannes qui sont un peu le sceptre des *bohmo*, taillées dans des bois étranges: bois flottés du rivage, coraux (*aka baha*) ou encore, plus rarement, plantes épiphytes, sont de même origine que les fruits fabuleux du mythique Manguier sacré *paô' jingi* qui se dresse au Nombri de l'Océan, le centre du monde (Le Roux 1993a, 1997a).

Ces fruits merveilleux sont à l'origine des figurines du théâtre d'ombre et donc, pour partie, des danses magiques de guérison (Cuisinier 1936; Sheppard 1983). Par ailleurs, la grande épopée *Seramo*, pièce maîtresse de la littérature orale et version jawi du *Ramayana*, fait référence dans le tableau intitulé *Hanumè ikè* (la baleine) à la naissance du plus fidèle compagnon du roi *Seramo*: le supérieur de la pagode des *Sept bonzes* est inquiet. *Maharajoh Mano* (le Ravana du *Ramayana*), ennemi mortel de *Seramo* et roi de Langkawi, éprouve un amour interdit pour sa fille la belle *Siti Dewi*, bien-aimée de *Seramo*. Le bonze décide d'aider ce dernier à vaincre le père incestueux lors d'une ordalie qui décidera du sort de la jeune fille. Le supérieur, magicien réputé, se saisit donc d'un bâton et le métamorphose en *Laksamano*²⁰, jeune homme intelligent qui va si bien conseiller *Seramo* que celui-ci remportera les sept épreuves . . . et la belle.

Lors de la construction à proprement parler, les Jawi utilisaient jadis, c'est-à-dire avant l'usage des mesures métriques ou anglaises désormais privilégiées en Thaïlande dans le secteur du bâtiment, des unités de mesure anthropométriques propitiatoires. Encore aujourd'hui avec des unités de mesures importées, le fait le plus marquant dans les sociétés jawi et malaise concernant l'habitat et sa construction est l'importance accordée aux présages. Traditionnellement une maison était bâtie à partir d'un système comportant des degrés 'bénéfiques' et 'maléfiques'. Toute pièce de bois mesurée devait finir sur une mesure 'bénéfique'. Les Jawi employaient jadis à cet effet un seul empan à forte valeur ésotérique, qui jouait le rôle de module²¹. Cette unité, nommée *ngukô* (du malais *mengukur*, 'mesurer'), était réalisée à partir d'une brasse mesurée, mains ouvertes, sur la maîtresse de maison, à l'aide d'une corde divisée ensuite en huit. Sa huitième partie (d'une valeur approximative de vingt centimètres, soit

un empan, *jeka*), était le *ngukô*. Elle était utilisée à l'aide d'une table symbolique de huit figures: *lemu* 'taureau', *singo*²² 'dragon', *asa* 'fumée', *gajoh* 'éléphant', *gago* 'corbeau', *nago* 'naga' *kedé*²³ 'âne', *anging* 'vent'. Dans cette série, les deux premiers éléments sont bénéfiques, suivis d'un élément maléfique, puis de deux bénéfiques, etc. Par exemple, pour la hauteur du pilier principal, la mesure idéale devait finir sur le symbole *gajoh* 'éléphant'²⁴. William Skeat (1900: 146) parlant des Malais de Selangor, mentionne que l'unité correspondant au *ngukô* était obtenue à partir d'une corde d'une longueur d'une brasse; de cette corde repliée en trois parties, un tiers était coupé et conservé puis plié à son tour en huit. Le huitième était alors coupé et utilisé à mesurer uniquement la longueur du seuil de la porte (ou bien encore la distance du seuil à l'arrière de la maison) sur une échelle légèrement différente, dans cet ordre: *naga* (dragon), *sapi* (vache), *singa* (lion), *anjing* (chien), *lembu* (taureau), *kaldei* (âne), *gajah* (éléphant), *gagak* (corbeau); liste qui débute par un élément bénéfique, suivi d'un élément maléfique. Clément-Charpentier (1998: 6) précise que chez les Lao, la coudée du futur propriétaire était le module retenu dans la construction d'une maison par les charpentiers et les villageois. Et c'est logique puisque celui-ci passait plusieurs mois seul à préparer les différentes pièces de bois avant d'être finalement aidé par les autres villageois pour les ultimes travaux d'assemblages et la construction proprement dite. Cela réduisait aussi le risque de variation des mesures, fonction de la coudée de chacun des ouvriers présents. Le même auteur mentionne l'existence de manuscrits lao de divination ou 'livre des destinées' indiquant les proportions fastes des pièces de la charpente, par exemple, d'après une table de symboles différente de celles déjà citées mais comportant cependant, parmi d'autres, les figures du bœuf, de l'éléphant, et du lion.

Certains charpentiers jawi délaissèrent le *ngukô* et étalonnèrent eux-aussi, suivant l'exemple lao et siamois, la construction de la maison sur la mesure d'une coudée (*seto*) tout en conservant l'usage de leur propre table symbolique: en effet, un *seto* équivaut à peu près à deux *jeka* de vingt centimètres, soit deux *ngukô*. Il s'agissait d'une coudée ouverte,

réalisée de la pointe du coude jusqu'à l'extrémité du majeur. Cette coudée, devenue module architectural et considérée comme magique, était prise sur le bras droit de la future maîtresse de maison, et non sur celui de l'homme²⁵. Cela tient certainement au rapport reconnu entre la maison et celle qui en sera la maîtresse, en particulier, et à la prééminence supposée et en tous cas à l'influence réelle de la femme dans la société malaise au système de parenté indifférencié; influence qui perdure malgré la montée de celle de l'islam, patrilinéaire, en général. Il faut mentionner à ce propos chez les Malais et les Jawi un type caractérisé d'anthropomorphie symbolique concernant non pas tant les maisons d'habitation que les édifices sacrés, c'est-à-dire les anciennes maisons de prière, ou *sura* de bois, et les mosquées (*sejé'*)²⁶.

L'endroit où le *bohmo* plante le bâton de la taille d'une brasse mesurée sur l'épouse du maître de maison est celui où sera érigé le pilier-mère (*tiyè seri* ou *ibu tiyè*) de la maison²⁷. Au sommet de l'*ibu tiyè*, là où il rejoint la charpente, sont placés trois tissus superposés: blanc (*putéh*), représentant la pureté, jaune (*kuning*) ou rouge (*mèroh*), symbolisant la vie et la royauté, rouge ou noir (*itè*) exprimant le mystère, la mort et le vizir²⁸. Dans tous les rituels des Jawi, notamment lors d'une circoncision, *masô' jawi*, lors de la cérémonie de l'appel de l'âme, *pangé semanga'*²⁹, ou de celle de la bénédiction de la mer, *pujo pata* (Cortez 1996) on trouve ces coloris associés sous la forme usuelle du gâteau de riz gluant à trois couleurs, nommé 'l'âme' (*semanga'*), dans la série blanc, jaune et rouge.

Une noix de coco est attachée par une corde au sommet de ce poteau-mère³⁰. Lorsque le moment est venu pour les charpentiers de dresser les poteaux, la maîtresse de maison doit se tenir près de ce pilier-mère et le saisir de la main afin de sacraliser, d'apposer sa marque et de porter chance à la construction dont elle sera désormais la maîtresse.

Quand la maison est terminée, au crépuscule, à l'orée de la première nuit, les Jawi font de nouveau appel au *bohmo*. Celui-ci invoque ainsi les divinités de son panthéon particulier: '*no' dô' malè ning wé rumoh baru* 'nous voulons habiter cette nuit la maison neuve'.

Après les offrandes et le repas cérémoniel *dduri* (*kenduri* en malais) d'usage, le *bohmo*—

qui possède aussi bien souvent le statut de prêtre ou *tô' leba*—suivi par quelques représentants de l'autorité religieuse, *tô' imè* (imam) *tô' koté'* (khotep) ou *tô' bila* (bilal), en ce qui concerne les bénédictions islamiques, psalmodie quelques invocations à Allah, en 'arabe' cette fois, et lit des versets du Coran afin de bénir la maison. Les hommes participants à cette cérémonie, possesseur de la maison et ses parents et amis, s'installent en cercle autour du *bohmo* et récitent après lui les invocations. Au cours de ce rite, où les chiques de bétel sont omniprésentes, une bougie doit restée allumée (*pasè diyè*) et doit être déposée au pied du pilier principal. Bétel et arec d'une part, bougie de l'autre—celle-ci symbolisant le vent, *anging*, ou esprit des ancêtres—sont les portes à établir entre les mondes naturel et surnaturel, nécessaires au bon déroulement de la performance, tant du point de vue des assistants, et en particulier du bénéficiaire direct de la cérémonie, que de celui des officiants qui prennent chaque fois le risque de ne pouvoir revenir de leur 'voyage' chamanique ou sortir indemmes d'une séance de possession³¹.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ou de l'entretien rituel des maisons

Les façades des maisons, c'est-à-dire les fermes de charpente donnant sur l'extérieur, doivent être symboliquement fermées, soit par une couverture de planches ou de lattes de bambous, soit en faisant coulisser dans les fermes de la charpente une série de planches attachées bout-à-bout à l'aide d'un lien de rotin, ou une série de perches mises bout-à-bout, le 'bois-au-dessus' (Le Roux 1998a). La première ferme constitue en effet une 'ouverture' par laquelle les fantômes et esprits malins susceptibles de rendre malades les habitants de la maison, peuvent s'engouffrer. Il faut les empêcher de pénétrer par cette voie. En faisant coulisser le bambou (ou la planche) longitudinalement depuis la ferme de façade jusqu'à la ferme de l'arrière de la maison et en le faisant déborder légèrement, les Jawi protègent leur maison: le fantôme qui se hasarderait à l'intérieur en s'engouffrant dans la ferme de façade serait directement éjecté à l'arrière sans mal pour les habitants. Cette croyance, dans cette forme, date au moins de quatre-vingt ans, époque à laquelle la majorité des maisons était

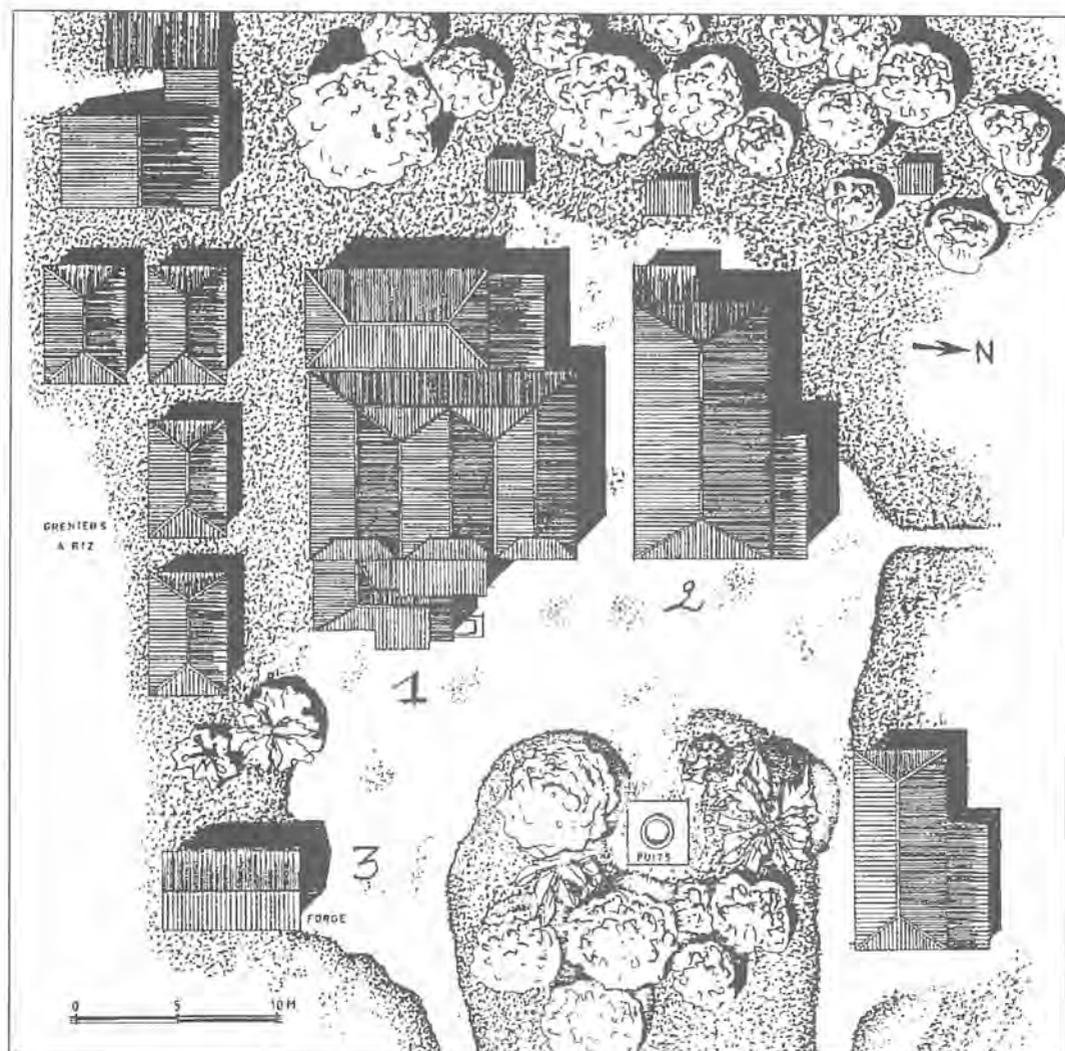


Figure 10 Plan de masse. Hameau d'un village de Sai Buri, Pattani.

En 1 sur le dessin : maison de style *belano* (maison en Figure 5).⁴

En 2 sur le dessin : maison de style *lima*.

En 3 sur le dessin : forge de style *bujè nilé*.

Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1991.

de style *bujè nilé* ('la veuve aux aguets'), (Figure 10), c'est-à-dire à double-pente prononcée et à façades ouvertes. Les deux types architecturaux les plus répandus aujourd'hui sont le style *belano* ('hollandais' ou 'à chien assis'), (Figures 11 et 12) et le style *lima* à cinq arêtes de toiture (qui tient son nom d'un sac de vannerie ou de sparterie de forme pyramidale utilisé jadis dans les cuisines villageoises comme sac à épices ou condiments, rangé près du foyer, (Figures 13–15) qui ont en commun d'offrir des façades parfaitement fermées, sauf exception (voir Bogdan 1995 et Le Roux 1996a). Les Jawi ont

donc, une fois encore, adapté leurs manières à leurs discours, et la pièce de bois, rétrécie à une seule planche ou bien à une seule perche de bambou, est désormais simplement glissée entre les deux fermes centrales de la charpente. Mais la protection magique que cette installation assure demeure efficace et équivaut à la précédente (Figure 16).

De même que les Thaïs bouddhistes, les villageois jawi recommandent enfin, afin d'éviter être malade et donc d'être 'percute' (*tinéh*) par un fantôme, de ne pas dormir sous les entrails (c'est-à-dire la pièce de bois placée

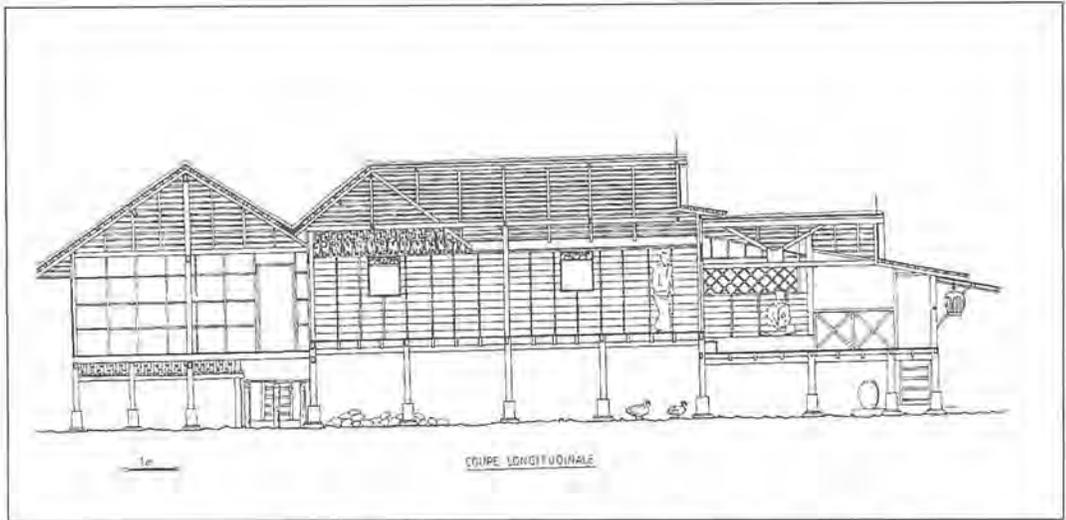


Figure 11 Maison de style *belano*. Sai Buri, Patani. Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1991.

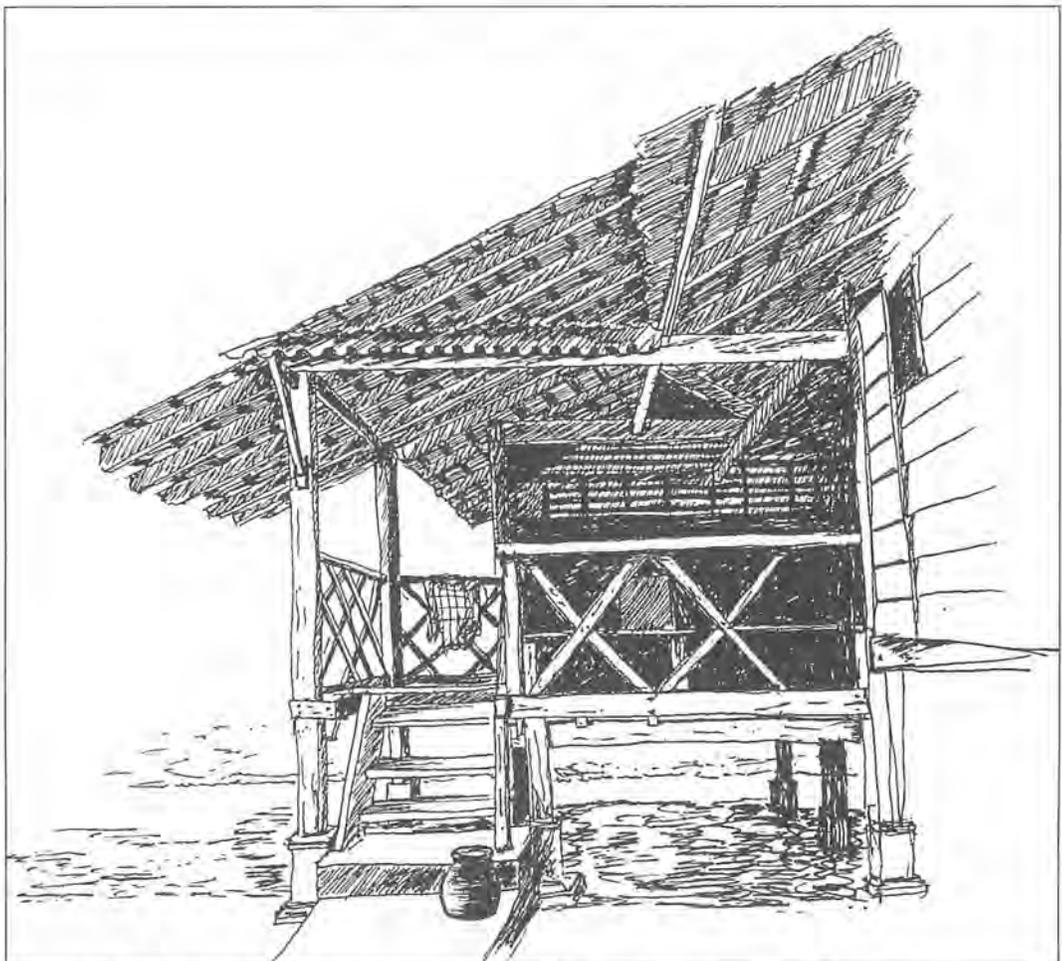


Figure 12 Façade de la maison en Figure 6. Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1991.

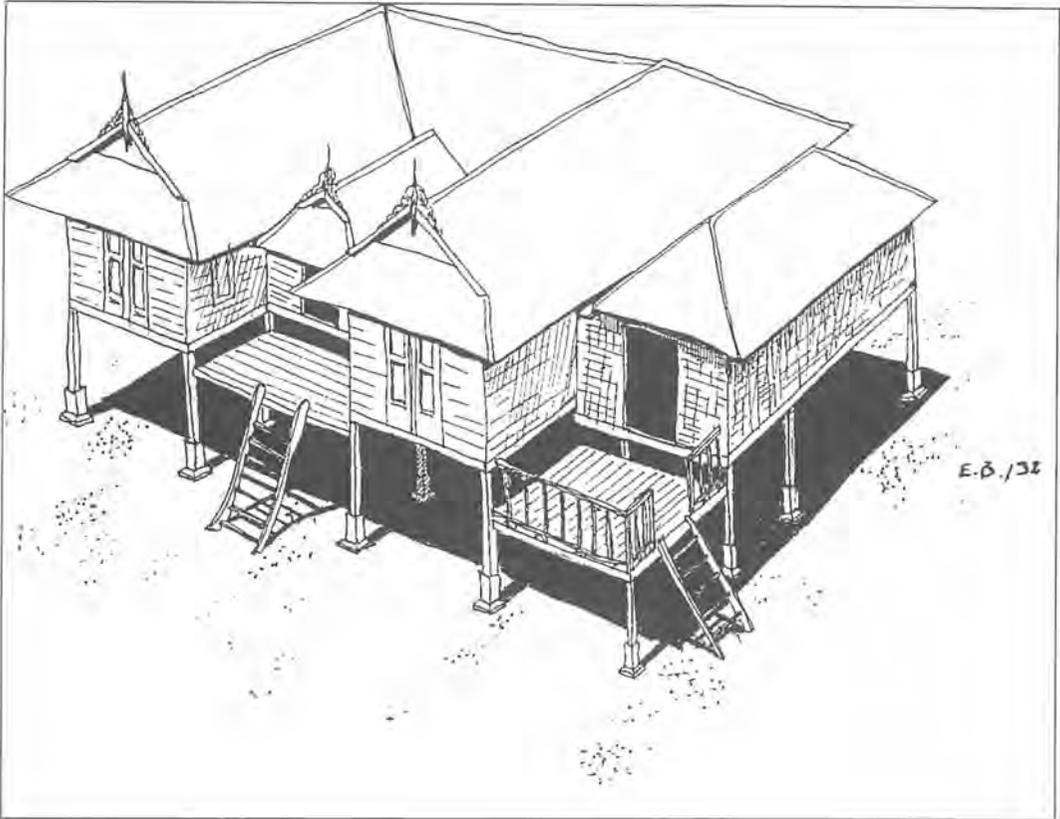


Figure 13 Maison de style *lima* mélangée *belano* (cuisine sur le côté, de style *lima*). Pattani. Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1992.

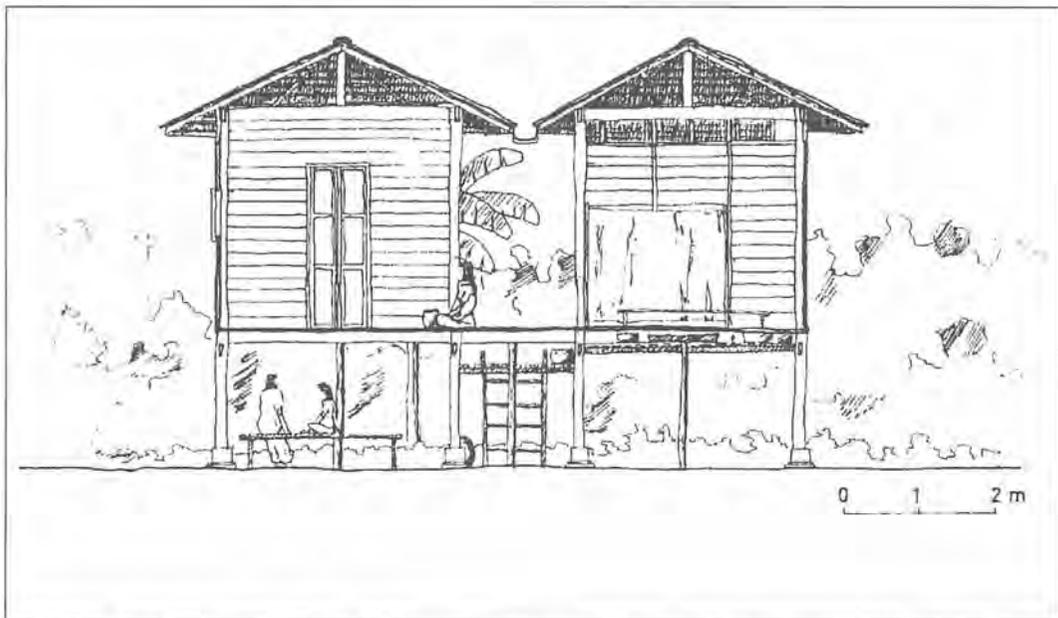


Figure 14 Maison de style *lima* en deux corps de bâtiment en vis-à-vis. Coupe transversale. Pattani. Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1992.

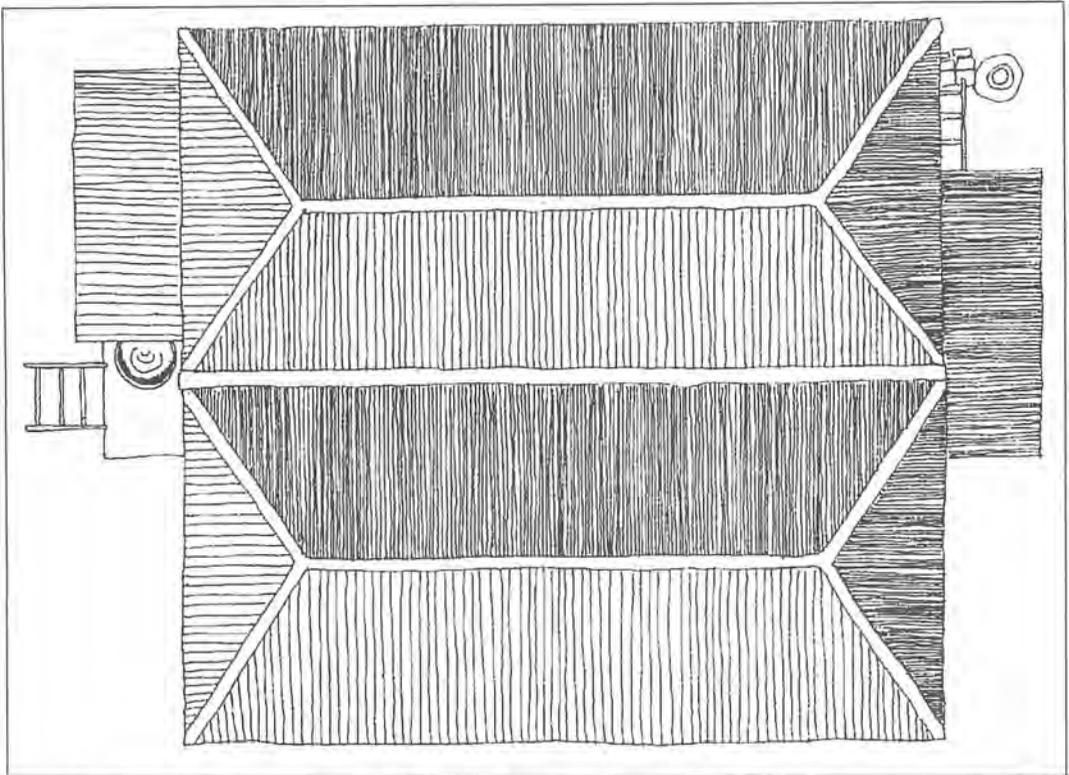


Figure 15 Toiture d'une maison de style *lima*. Patani. La position des jarres d'eau placées au pied des échelles d'accès principale (au nord-est, en façade) et secondaire (au sud-ouest et à l'arrière, côté cuisine) correspond à celle recommandée pour les puits: puits au nord-est de l'échelle d'accès = puits d'or (très bénéfique); puits au sud-ouest de l'échelle d'accès arrière = puits médecine (moins bénéfique). Dessin d'Eric Bogdan (architecte DPLG), 1992.

horizontalement en base de la ferme) de la charpente. Les Jawi et les autres Malais accordent enfin à certains animaux et objets la faculté de protéger leur maison des incendies, des vols ou des agressions. Conformément à leur cosmogonie dualiste, ils possèdent généralement à cet effet une paire de *kriss*, l'un étant assimilé au principe masculin, à la figure du père ou du mari et enfin au statut d'aîné, conservé dans le grenier; l'autre symbolisant le principe féminin, la figure de la mère, de l'épouse et de la cadette, serré dans le grenier adjacent à la maison d'habitation, pour protéger leurs biens meubles.

Les objets de valeur (assiettes de porcelaines, jarres, *kriss*, etc.) étaient ainsi confiés à la protection du culte de la meule-mère et surtout de l'âme du riz considérée comme la jeune fille cadette de la maison³², sacrifiée par ses parents à l'origine du monde et du riz d'après le mythe. Personne n'aurait osé commettre un vol au sein de ce 'palais de l'âme du riz' sous peine de

subir le courroux de l'âme et, par conséquent, la destruction de sa propre récolte. Les tourterelles striées de l'espèce *Geopelia striata* L. sont élevées avec ferveur par la plupart des villageois jawi dans une quête quasi mystique de leurs pouvoirs supposés (un chant, un plumage et des pattes merveilleux). Elles atteignent des valeurs incommensurables et sont exportées dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est et du Monde Insulindien:

On recherche les tourterelles qui possèdent 33 ou 44 ou 22 stries³³ sur leurs pattes. Celle qui possède 22 stries, il faut l'accrocher à la porte de la maisonnée, du côté de l'échelle d'accès. Celle qui a 33 stries, il faut l'accrocher au milieu de la maison, dans la pièce centrale. Celle qui comporte 44 stries, il faut l'accrocher à l'arrière de la maison, dans la chambre.

Conteur: Tô' bohmo Pa'do Mih Améng (Pattani 1992).

Une tourterelle qui possède 44 stries sur les pattes, on doit l'accrocher au milieu de la maison, près de la chambre [derrière], si elle possède 33 stries, il faut l'accrocher près de l'échelle d'accès, à l'entrée principale [devant], si l'oiseau possède 17 plumes caudales, le nombre de stries ne compte plus, il faut accrocher l'oiseau au milieu de la maison juste sur le pilier-mère. Cela est sacré. En effet, si la queue comporte 17 plumes, si le feu se déclare, il ne pourra dévorer la maison. L'incendie ne pourra attaquer l'endroit où se trouve cet oiseau. Si l'oiseau compte 15 plumes caudales, l'oiseau aura un très beau chant, plus mélodieux que celui de tous les autres. S'il y a 17 plumes caudales, l'oiseau ne possède pas la pouvoir du chant mais le pouvoir des plumes. Nous croyons que Dieu est à l'origine de cela. Si tu ne me crois pas, tu entreprends l'élevage des tourterelles, tu attends qu'un oisillon émerge de sa coquille. Sa queue ne sera pas encore sortie. Et tu comptes les plumes caudales. S'il y en a 15, tu marques ton oiseau et tu le places dans la cage d'élevage avec d'autres oiseaux et tu écoutes. Lequel possédera le meilleur chant? Si ce n'est pas celui aux 15 plumes caudales, tu reviens me voir et tu m'arraches les dents 'choh-choh-choh', une à une. Les autres ne te diront rien à ce sujet. Ils comptent les stries sur les pattes comme s'il s'agissait de poulets— Ah ! Ce n'est pas pareil, il ne s'agit pas de stries. Les stries, les gens disent qu'il en faut 33 ou 44 mais personne n'a encore vu un tel oiseau, pas un seul, des cendres seulement. Conteur: Tô' bohmo Ché' No' (village de Hutè Kolè, 1992).

Et, de fait, la plupart des villageois accrochent leurs cages à tourterelle de cette manière : au moins une cage sur le seuil, une autre dans la pièce centrale, et une troisième, sinon plus, au fond de la maison, près de la porte arrière donnant sur la cuisine.

Conclusion

Quoi qu'il en soit des changements intervenus dans leur culture matérielle, assez visibles, de nos jours encore, tant pour les maisons traditionnelles des zones rurales que pour les bâtiments de béton et de verre plus modernes de

la ville, les Jawi continuent d'accorder plus d'importance à la puissance potentielle de la maison et de ses génies, ainsi qu'aux augures, qu'à la technique de construction physique à proprement parler.

En d'autres termes, il n'y a pas rupture, dans leur esprit et dans leurs pratiques entre les habitats en matériaux traditionnels de bambou et de bois et ceux en matériaux nouveaux de béton, de parpaings, de ferrailles et de verre, et, partant, reproductibilité des rites et de leur efficacité symbolique.

Et ce n'est pas un hasard si l'on peut apercevoir bien souvent, comme j'ai pu le constater à maintes reprises, sur les chantiers en construction des villes, nombreux en Thaïlande du Sud, des croix rituelles jawi de protection magique, *kayè*, en palmes de cocotier, à l'ombre de murs de briques et de parpaings inachevés, et des noix de coco attachées au sommet de poteaux en béton armé, ou encore une planche de bois, *kayu atah ning*, glissée longitudinalement entre les fermes de la charpente d'un garage commandé par un notable siamois ou chinois de la ville au charpentier jawi, afin de protéger le bâtiment des esprits malins.

C'est exactement le même phénomène qui est en cause dans la reproduction des rites sociaux concernant la jeune accouchée, *ddiyè*, qui allume et entretient au village un feu pendant 40 jours et qui, à l'hôpital de la ville, allume symboliquement le néon de la chambre pendant une heure, pour une même efficacité symbolique attribuée. De la même façon, lors de la circoncision traditionnelle, la cérémonie de déliement (*lepah*) des circoncis est effectuée par un parent masculin de l'impétrant, le plus souvent un oncle, qui tire trois coups de feu en l'air au moment de la coupe du prépuce, mais ces coups de feu ne sont désormais tirés symboliquement qu'au retour de l'hôpital lorsque l'enfant âgé d'une douzaine d'années de nos jours, d'une vingtaine autrefois se fait circoncire à la moderne et sous anesthésie par un chirurgien de la ville. Comme on le voit, à ce titre l'étude des rites de construction n'est nullement devenu un folklore mais demeure au contraire un thème de recherche d'actualité au sein d'espaces sociaux dynamiques.

Notes

¹ Les données présentées dans cet article ont été collectées en 1995–1996 lors d'un séjour de recherche financé par la Fondation Fyssen que je tiens à remercier.

² Sur l'histoire de Patani, voir les travaux d'Ibrahim Syukri (1985), Teeuw et Wyatt (1970) et Bougas (1990). Le nom 'Patani' étant d'origine malaise s'écrit normalement avec un seul 't'. Mais, en thaï, du fait de la tonalisation, il est noté avec deux 't' et cette graphie est reproduite dans la transcription romanisée administrative, Pattani. J'ai cependant choisi de conserver, en français, la graphie initiale avec un seul 't' pour une raison pratique (ainsi que *padi*, mot également malais d'origine, par rapport à l'écriture usuelle en langues européennes *paddy*, repris de la transcription anglaise) et surtout en référence à l'histoire et l'origine malaises de la région, pour désigner d'une part le sultanat historique et d'autre part l'ensemble formé par les trois provinces thaïlandaises actuelles de Patani, Yala et Narathiwat, en réservant donc la forme Pattani pour désigner spécifiquement et au sens strict la petite province thaïlandaise du même nom.

³ La phonologie de la langue parlée par les Jawi a été établie lors des *Workshops on the Phonology of Patani Malay* organisés les 6 janvier et 10 juillet 1995 par l'Université Prince de Songkla à partir des travaux du linguiste australien C. Court et la lexicographe A. Wilding, auteurs des dictionnaires existant, des linguistes de cette université, et de mes propres travaux (Le Roux 1995). Les termes des Jawi sont notés dans le système de transcription *rumi-tani* présenté lors de ces *workshops*. Le malais de Patani est très proche de celui de Kelantan et on trouvera une excellente description des différences que ce dernier entretient avec le malais standard dans l'ouvrage de Sweeney (1972: 295). La langue jawi, conséquence d'une monosyllabisation et d'une tonalisation en cours, possède en particulier un nombre élevé de phonèmes vocaliques, comme les autres dialectes malais de Thaïlande, à la frontière malaise et surtout elle présente des consonnes longues phonématiques à l'initiale, notées doublées : *baka* 'griller', *bbaka* 'tabac', *jalè* 'route', *jjalè* 'marcher' (Waemaji Paramal 1992).

⁴ Sur cette situation syncrétique voir Le Roux (1993b, 1994b), Baffie (1993) et Skeat (1898, 1953). Annandale (1903: 93) rappelle justement que la mythologie malaise est emplies de personnages et

d'anecdotes dérivés des cultes hindous et qui demeurent familiers aux habitants grâce aux spectacles de théâtre d'ombre (*royè kulé*) encore très courants. Cette remarque est valide en 1997.

⁵ Le Roux (1994a, 1994b: 86). Toutefois, on assiste depuis peu à l'émergence d'une classe moyenne citadine d'une tendance religieuse plus fondamentaliste que la masse rurale, et dont les membres, suivant le modèle de Kelantan, et récusant l'assimilation ou même l'intégration, refusent d'être différenciés des habitants de Malaisie et se présentent comme *orè Nnayu* (Malais) et non comme *orè Jawi*. Sur l'apparition de cette classe moyenne à Patani, voir Horstmann (1997a et b).

⁶ Car les Malais, et les Jawi, considèrent que l'éléphant marche réellement d'une façon extrêmement délicate. De même, de nombreuses sociétés africaines affirment que les éléphants peuvent courir en posant le pied sur une brindille sèche sans la briser (observations personnelles, Guinée, 1975, Tanzanie, 1981).

⁷ Unité de monnaie thaïlandaise représentant environ vingt centimes français selon la fluctuation des cours. Localement, un million de bahts représente à peu près l'équivalent du pouvoir d'achat d'un million de francs en France. Au sujet de cette tourterelle importante dans la société jawi, voir Le Roux (1991).

⁸ Les esprits malins et les fantômes sont assimilés aux sept étages des mondes inférieurs (Terre et océans) dans le système cosmogonique. Il est donc naturel qu'ils arrivent par le bas des maisons. Ce qui correspond également aux antiques attaques d'autrefois perpétrées à l'arme blanche : les attaquants se glissaient entre les pilotis, sous le plancher, et pointaient leurs armes pour transpercer les dormeurs imprudents. On retrouve ce type d'attaque par le plancher chez les Austronésiens Jörai du Vietnam (Dournes 1978).

⁹ D'après la croyance populaire, il se condamnerait à aller en enfer et à y couper puis débarder des troncs d'arbres aussi gros que des troncs de cocotiers adultes autant de fois que le chat avait de poils. Les Jawi recommandent aussi de mouiller périodiquement un chat afin d'éviter la sécheresse.

¹⁰ La même expression désignait aussi dans la région, en particulier à Trang, Satun et Patani, au XIX^e siècle jusqu'aux années 50, une société particulière : les Samsam. Ceux de Trang (Thaïlande) se présentaient comme Austronésiens originaires de l'île de Langkawi (Annandale 1903) et ceux de Kedah

et Perlis (Malaisie) indiquaient une origine môn de Nakhon Sri Thammarat et Songkhla (Archaimbault 1957). À Patani, Annandale (1903) en témoigne, ils vivaient dans des bateaux et non dans des maisons, jusqu'au début du siècle. Décrits par Crawford (1828) et Annandale comme proches matériellement des nomades marins des Mergui, ils se présentaient comme appartenant au même stock de population que ces derniers. Les Samsam ont emprunté à cinq cultures, môn, austronésiens animistes, souvent décrits comme les habitants du légendaire royaume de Langkasuka, au contact des Chinois et fuyant les Malais et la conquête siamoise. D'après tant Crawford, Archaimbault qu'Annandale, les Samsam sont d'abord caractérisés par leur langue, sabir de mots siamois, prédominants, et de mots malais mêlés de chinois arrangés selon la syntaxe malaise, et par l'usage d'un arc-fronde à projectiles de terre, au manche en forme d'oiseau sculpté (notamment une tourterelle *Geopelia striata*). Les Samsams semblent avoir aujourd'hui disparu. Il est très probable qu'ils se sont en réalité fondus dans la masse siamoise et malaise : cet arc est toujours fabriqué et en usage chez les Jawi et surtout le fameux sabir des Samsam existe encore dans quelques villages 'jawi' de Pattani, Yala et Narathiwat. La forme jawi *bohmo* (*bomoh* en malais standard) se retrouve en samsam *hmo* (Archaimbault 1957). D'après les informateurs malais et chinois de cet auteur, le terme 'Samsam' proviendrait d'une corruption du chinois hokkien *tcham-tcham* (*ts'an* en mandarin) qui signifie 'mêler'. En thaï, *sam* signifie également 'être mélangé'. Enfin, les tissus charmants des plus grands *bohmo* de Patani, philtres d'amour réputés, sont rédigés en *mul* (graphie môn-khmère des anciennes inscriptions siamoises).

¹¹ Système dans lequel par exemple l'expression *chewè angin* désigne le cerf *ruso*. Voir les travaux de Annandale et Robinson (1903), Cortez (1996), Skeat (1900, 1953), Wilkinson (1932).

¹² Le projet de construction d'un musée ethnographique de plein-air à Patani dans le cadre d'une coopération entre l'université Prince de Songkla, le CNRS et le ministère français des Affaires étrangères a notamment donné lieu à l'inauguration d'un premier bâtiment par SAR la princesse Galyani Vadhana à l'automne 1995 (Bogdan et Merleau-Ponty 1995). Cette maison siamoise, de bois et à étage, qui a été offerte par son propriétaire, riche négociant chinois de Patani à l'université, était réputée hantée par un fantôme, dans l'une des pièces de l'étage supérieur. L'architecte français maître d'ouvrage a

ainsi dû faire appel, au début des travaux, aux bons offices d'un guérisseur traditionnel pour exorciser ce fantôme.

¹³ L'année exacte de cette fuite est difficile à déterminer : l'événement aurait eu lieu d'après les souvenirs du principal témoin, aux alentours de l'année 2473 de l'ère bouddhique, c'est-à-dire 1930, mais cette date est quelque peu sujette à caution. En revanche, le fait de l'exode est certain : le cornac royal en charge de ce périple était feu Sama' Biru lui-même, maître de *ddika* (art martial et culte des ancêtres) et ancien *kamnan* (shérif de canton) à Sai Buri, décédé en 1991, que j'ai très bien connu. Chargé de conduire le sultan et ses trois gardes jusqu'à Kota Baru en Malaisie, à travers les forêts il revint seul à Sai Buri et prit soin, dans son village, du dernier éléphant royal jusqu'à la disparition de celui-ci, plusieurs années après.

¹⁴ Wilkinson (1959: 117) parle de *kuching bendara* 'chat de trois couleurs, blanc, jaune, noir' qui sont celles du sultan (*raja*), du prince héritier (*raja muda*) et du Grand Vizir ou *bendahara*

¹⁵ *Entada* spp. Le terme *beluru* désigne à la fois la variété *Entada phaseoloides* Merr (notamment *Entada scandens* Benth. ou *Entada schefferi* Ridl.), la variété *Entada spiralis* Ridl. ou la variété *Entada pursætha* DC. La tige de cette légumineuse (mimosacée) grimpante contient de l'eau potable. Les éléphants, comme les hommes, en consomment les feuilles. C'est avec la même décoction que les Jawi baignent la lame de leur kriss afin d'éviter son 'échauffement' c'est-à-dire un accès de rage dangereuse et donc toute blessure qui pourrait en résulter (Le Roux 1993a).

¹⁶ Ou 'herbe-langue-de-tigre' (indéterminée). Il s'agit d'une plante du type *Pezistrophe acuminata* Nees (Acanthacées) ou *Rumput lidah jin* ('herbe-langue-de-diable') utilisée comme médecine, notamment, dans le cas de cette dernière, contre la petite vérole (Gimlette 1915).

¹⁷ Acier d'alliage qui présente un beau moiré métallique dit aussi acier *woots* ou *indien*, fabriqué au moyen de tiges d'acier de dureté différente, tordues ensemble très inégalement, soudées, forgées en les repliant sur elles-mêmes, et polies. Chez les Jawi, sept métaux différents sont employés pour ce type d'alliage.

¹⁸ Pour le système métrologique, voir Le Roux (1998d). La semaine des Jawi pré-islamiques ou réfractaires à l'islam comportait sans doute dix jours et non sept comme à présent. La trace de ces dix

jours initiaux se trouve dans les mythes, et dans les calculs horoscopiques qui font intervenir trois jours supplémentaires en sus des sept de la semaine. Une série dénaire, si associée à une série duodénaire engendre une base soixante. Or, on trouve chez les Jawi trace d'une série duodénaire (vieux cycle annuel d'origine chinoise), d'une série dénaire, et d'un cycle de plus de 30 éléments accréditant l'hypothèse d'un ancien semainier d'une décade.

¹⁹ Pour plus d'information sur le système d'orientation jawi, voir Le Roux (1998d).

²⁰ Beau-frère de Rama dans le *Ramayana* (Sweeney 1972, Winstedt 1929, Ziesenis 1963).

²¹ 'Mesure arbitraire que l'on prend, en architecture, pour établir les rapports des diverses parties d'une ordonnance entre elles' (Chabat 1876: 87, cité par Clément-Charpentier 1997: 4).

²² En effet, chez les Jawi, *singo* désigne exclusivement le dragon alors que le lion mythique est nommé lui *halo*, terme qui désigne également le tigre-garou. En malais ce dernier est nommé *halak* et le lion mythique *singha*. Pour faire référence explicitement à ce dernier dans le contexte culturel proprement siamois les Jawi disent *singhto*.

²³ Animal que les Jawi ne connaissent pas mais réputé fabuleux et malin, c'est-à-dire maléfique.

²⁴ Pour plus de détails sur le système des unités de mesure notamment dans l'habitat et les mesures symboliques, voir 'Mesures et démesure' (Le Roux 1998d). Sur la construction et l'architecture elle-même, voir Le Roux, 'Ce-bois-au-dessus (1998a) et surtout Bogdan (1995), Ormeier (1993), Kate Ratanajarana (1994), [collectif] (1986). Pour un élargissement à la société malaise voisine, voir les travaux de Abdul Halim Nasir et Wan Hashim Wan Teh (1987); Gibbs (1987); Hilton (1956, 1992); Legendre (1993); Noone (1948); Sheppard (1969) et Lim Jee Yuan (1987).

²⁵ D'après Clément-Charpentier et Clément (1990: 92), c'est la même chose chez les Lao de la plaine de Vientiane mais la coudée est celle de l'homme.

²⁶ A ce sujet, voir Bougas (1992), Dumarçay (1992) et Guillot (1985), les travaux publiés par le Musée de Kota Baru (Kelantan, Malaysia) et l'Encyclopédie culturelle de la Thaïlande du Sud (1986).

²⁷ Poteau principal de la maison représentant symboliquement l'axe du monde.

²⁸ Il existe chez les Jawi et les Malais une nette hiérarchie décroissante des couleurs : du blanc (*putéh*) et du jaune (*kuning*) au noir (*itè*) en passant par le rouge (*mèroh*), le vert (*hija*) et le bleu (*biru*).

²⁹ Voir Le Roux (1994b: 606) pour le détail de cette cérémonie rare.

³⁰ En effet, comme dans le culte rizicole, la noix de coco est très certainement une réminiscence d'anciens rituels avec sacrifices humains où, en tous cas, les têtes jouaient un rôle primordial, comme naguère encore chez d'autres Austronésiens, par exemple les Dayaks de l'île de Bornéo. L'eau de la noix de coco symbolise le sang et est pour cela considérée *maséng* 'salée' chez les Jawi.

³¹ Cependant, le rituel requis lors de la construction d'une maison nouvelle ou du déplacement d'une ancienne engendre généralement une implication des officiants physiquement plus légère et rapide que lors des grandes cérémonies déjà mentionnées ou encore lors de la danse rituelle et magique *beliè* (le *belian* malais).

³² C'est pourquoi, entre autres présents sur le plateau à offrandes offert à l'âme du riz, les Jawi placent toujours du damar afin que l'âme puisse s'éclairer, un morceau de miroir pour qu'elle puisse s'admirer, un peigne pour qu'elle se coiffe, du talc et de l'huile de coco pour qu'elle s'oigne la peau.

³³ Dans le désordre : il n'y a pas de hiérarchie dans l'énonciation

Références

- Abdul Halim Nasir & Wan Hasim Wan Teh 1987. *Rumah Melayu Tradisi*, Kuala Lumpur, Penerbit Fajar Bakti, [en malais].
- Annandale, N. 1909. The Theory of Souls among the Malays of the Malay Peninsula, *Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* (n. s.), V: 59–66.
- Annandale, N. & H. C. Robinson 1903–7. *Fasciculi Malayenses. Anthropological and Zoological results of an expedition to Perak and the Siamese States, 1901–1902, undertaken under the auspices of the University of Edinburgh and the University of Liverpool, Anthropology, Part I–II, Zoology, Part I–IV, Supplement Map and Itinerary*, Londres: Longmans, Green, & Londres: Williams and Norgate.
- Archaimbault, C. 1957. A Preliminary investigation of the Sam Sam of Kedah and Perlis, *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society* XXX(1): 75–92.
- Baffie, J. 1993. Des musulmans dans la cité bouddhique. L'exemple de la Thaïlande, *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, Etat,

- nation et nationalisme dans le monde musulman, 68–69 (2–3): 189–200.
- Bogdan, E. 1995. *Aspects de l'architecture à Patani*, Paris, Ecole d'Architecture de Paris-Villemin, Mémoire de Travail de Fin d'Etudes en Architecture.
- Bogdan, E. & C. Merleau-Ponty 1995. *Le Centre culturel de Patani*, Patani, Prince of Songkla University, Ambassade de France en Thaïlande et Projet Grand Sud, bilingue français-thaï.
- Bougas, W. 1990. Patani in the beginning of the XVIIe Century, *Archipel* 39: 113–38.
- Bougas, W. 1992. Surau Aur: Patani's Oldest Mosque, *Archipel* 43: 89–112.
- Bruneau, M. 1987. La minorité musulmane malaise du Sud de la Thaïlande. Analyse géopolitique, pp.675–687 in B. Kœchlin, F.Sigaut, J. M. C. Thomas, G. Toffin (éds): *De la Voute Céleste au Terroir, du Jardin au Foyer, Mosaïque Sociographique. Hommage à Lucien Bernot*, Paris: Ed. de l'EHESS.
- Burkhill, I. H. 1935. *A Dictionary of the Economic Products of the Malay Peninsula*, Londres: Crown Agent for the Colonies on behalf of the Government of the Straits Settlements and Federated Malay States, 2 vols.
- Chabat, P. 1876. *Dictionnaire des termes employés dans la construction*, Paris: Morel.
- Clément-Charpentier, S. 1998. Les mesures chez les Lao, à paraître in P. Le Roux, F. Robinne, B. Sellato, J. Ivanoff (eds): *De poids et de mesures en Asie du Sud-Est. Systèmes métrologiques et sociétés*, Paris: EFEO.
- Clément-Charpentier, S. and P. Clément 1990. *L'Habitation lao dans les régions de Vientiane et de Louang Prabang. Réunir les bois, réunir les mains*, Paris: Peeters.
- [COLLECTIF] 2529 [1986]. *Saranukhrom wattanatham phak tai, Sathaban Taksin Kadi Suksa* [Encyclopédie de Thaïlande du Sud], Koyo, Songkhla [Centre des études thaïes du sud], *Mahawithayalai Sri Nakharin Wirot* [Université Prince Wirot], avec l'aide de *Mulanithi Toyota* [Fondation Toyota].
- Cortez, G. 1996. *Enquêtes sur le pêcheurs Jawi de Patani et Narathiwat (Thaïlande du Sud). Rapport final*, Patani, Prince of Songkla University-Centre National de la Recherche Scientifique.
- Cortez, G. 1998. *Megophias megophias*—à la poursuite du Grand Serpent de mer. Rapports entre mythes et zoologie des monstres marins d'Asie du Sud-Est, *Anthropologie Maritime*, Cahier 6, Table Ronde Créations fantastiques et mythiques, (sous presse).
- Court, C. A. F. et Paitoon Masminchainara 1984. *Thai-Pattani Malay Dictionary*, Patani, Prince of Songkla University, Faculty of Humanities and Social Sciences, [en thaï].
- Court, C. A. F. 1995. The Phonology of Patani Malay. The double consonants in Patani Malay. Conversion system from Standard Malay to Patani Malay, *Work-Shop on the Phonology of Patani Malay*, Patani, Prince of Songkla University, 6 janvier, *Second Work-Shop on the Phonology of Patani Malay*, Patani, Prince of Songkla University, 10 juillet.
- Crawfurd, J. 1887. *Journal of an Embassy to the Courts of Siam and Cochinchina*, Singapour, Oxford University Press (1^{re} éd. 1828).
- Cuisinier, J. 1936. *Danses magiques de Kelantan*, Paris, Institut d'Ethnologie, Université de Paris, (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XXII).
- Cuisinier, J. 1951. *Sumangat. L'âme et son culte en Indochine et en Indonésie*, Paris: NRF-Gallimard.
- Dournes, J. 1978. *Forêt, femme, folie. Une traversée de l'imaginaire jörai*, Paris: Aubier-Montaigne.
- Dumarçay, J. 1992. La Mosquée de Kampung Laut (Kelantan). Etude architecturale, *Archipel* 44: 115–22.
- Forbes, A. D. W. (Ed.) 1989. *The Muslims of Thailand*, vol. 2, *Politics of the Malay-Speaking South*, Gaya: Centre for South East Asian Studies.
- Gibbs, P. 1987. *Building a Malay House. Kaedah Pembinaan Rumah Melayu*, Singapour: Oxford University Press. (Images of Asia), avec Yahya Abdul Rahman et Zamani Kassim.
- Gimlette J., 1915. *Malay Poisons and Charm Cures* (rééd. 1985), Singapour: Oxford University Press.
- Guillot, C., 1985. La symbolique de la mosquée javanaise. A propos de la 'Petite Mosquée' de Jatinom, *Archipel* 30, 'L'Islam en Indonésie', tome II: 3–19.
- Hilton, R., 1956. The basic Malay house, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* XXIX (3): 134–55.
- Hilton, R., 1992. Defining the Malay House *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* LXV (I): 39–70.
- Horstmann, A., 1997a. Hybrid processes of Globalization and Modernization: the making of consumers in Southern Thailand in Richard

- Fardon (Ed.): *Proceedings of the EIDOS-Conference (13–16 March, Leiden, The Netherlands) on 'Globalization, Development and the making of consumers: what are collective identities for?*, Leiden (sous presse).
- Horstmann, A., 1997b. Lifestyling as Empowerment: Strategies of Social Actors in Time and Space *Tai Culture. International Review on Tai Cultural Studies*, 2 (2) (sous presse).
- Ibrahim Syukri [pseudonyme de Tungku Patera Al-Mahom Abdul Mutalib], 1985. *History of the Malay Kingdom of Patani*, Athens: Ohio University, Center for International Studies (Southeast Asia Series, 68), trad. C. Bailey & J. N. Miksic, (rééd. 1990).
- Kate Ratanajarana, 1994. *The Domestic Architecture of the Thai-Muslims in the Southern Border Provinces of Thailand*, Patani: Institute of Art and Culture, Prince of Songkla University.
- Kobkua Suwannathat-Pian, 1988. *Thai-Malay relations. Traditional Intra-Regional Relations from the Seventeenth to the Early Twentieth Centuries*, Singapour: Oxford University Press.
- Legendre, L., 1993. *La Maison malaise au Kelantan* (mémoire de Maîtrise d'Ethnologie), Paris: Université Paris X-Nanterre.
- Le Roux, P., 1991. Au pays des oiseaux-rois: les tourterelles de Patani, *Acta Geographica*, 88 (IV): 2–16.
- Le Roux, P., 1993a. La Dame de l'Eau Salée des Jawi 'mangeurs de budu' (Thaïlande du Sud-Est): 321–356 in P. Le Roux et J. Ivanoff (Eds): *Le Sel de la vie en Asie du Sud-Est*, Pattani: Prince of Songkla University.
- Le Roux, P., 1993b. Les Têtes nouvelles. Intrusion d'une forme rigoriste de l'islam chez les Jawi, Malais de Thaïlande, *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 68–69 (2–3): 201–12.
- Le Roux, P., 1994a. Le paradoxe identitaire des Jawi de Thaïlande ou l'ethnonyme d'une transition, *Cahiers des Sciences Humaines*, 'Incertitudes identitaires' 30 (3): 435–53.
- Le Roux, P., 1994b. *L'Eléphant Blanc aux Défenses Noires. Mythes et identité chez les Jawi, Malais de Patani (Thaïlande du Sud)*, Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (thèse de doctorat), 2 vol.
- Le Roux, P., 1995a. *Compte rendu du 'First Workshop (6th January) and Second Workshop (10th July) on the Phonology of Patani Malay'*, ateliers animés par C. Court, Patani, Prince of Songkla University, (Grand Sud. Série Document, I).
- Le Roux, P., 1997a. Gens de savoirs, gens de pouvoir: les bohmo chez les Jawi (Patani, Thaïlande du Sud), *Annales de la Fondation Fyssen*, n°12: 53–72.
- Le Roux, P., 1997b. Découverte (ou retrouvaille) à Patani (Thaïlande du Sud) d'un globe terrestre et de deux parchemins royaux, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* 84: 323–33.
- Le Roux, P., 1998a. Ce bois-au-dessus. Porte-berceau, exorciste et marqueur identitaire. Un exemple de technologie symbolique chez les Jawi à propos d'architecture traditionnelle (Patani: Thaïlande du Sud), *Aséanie* (Bangkok), vol. 3 (à paraître).
- Le Roux, P., 1998b. Littératures, oralité et survivances culturelles chez les Jawi (Malais de Patani, Thaïlande du Sud), *Péninsule. Études interdisciplinaires sur l'Asie du Sud-Est péninsulaire* 36: 7-29.
- Le Roux, P., 1998c. Bedé kaba' ou les derniers canons de Patani, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 85 (sous presse).
- Le Roux, P., 1998d. Mesures et démesure chez les Jawi, à paraître in P. Le Roux, F. Robinne, B. Sellato, J. Ivanoff (Eds): *De poids et de mesures en Asie du Sud-Est. Systèmes métrologiques et sociétés*, Paris: EFEO.
- Le Roux, P. et Azip Samuyama, 1997. A propos de la sauvegarde de la littérature orale en Thaïlande du Sud: le conte jawi du roi-serpent, *Rusamilae* (Revue de l'Université Prince de Songkla, Pattani Campus), 18 (1–2): 70–76 [en thai].
- Le Roux, P. et Cortez, G., 1995. Proues bifides, 'culs coupés' et kriss merveilleux chez les Jawi (Patani, Thaïlande), *Anthropologie Maritime*, n° 5: 35–46.
- Nantawan Haemindra, 1976. The Problem of the Thai-Muslims in the Four Southern Provinces of Thailand (Part I), *Journal of South-East Asian Studies* VII (2): 197–225.
- Noone, R., 1948. Notes on the Kampong, Compounds and houses of the Patani Malay Village of Banggul Ara, in the mukim of Batu Kurau, Northern Perak, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* XXI (1): 124–47.
- Ormeier, M. (Ed.), 1993. *Bauernhäuser thailändischer Moslems (Domestic Architecture of the Thai Moslems)*, Passau/Pattani: Freilichtmuseum Massing, Universität Passau, Prince of Songkla University.

- Shaw, W., 1975. *Aspects of Malaysian Magic*, Kuala Lumpur: Muzium Negara.
- Sheppard, Tan Sri Haji Mubin, 1969. Traditional Malay House forms in Trengganu and Kelantan, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* XLII (2): 1–10.
- Sheppard, Tan Sri Haji Mubin, 1983. *Taman Saujana. Dance, Drama, Music and Magic in Malaya Long and Not-so-Long Ago*, Petaling Jaya, Selangor: International Book Service.
- Skeat, W. W., 1898. Some records of Malay Magic by an eye-witness, *Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society* 31 (July): 1–41.
- Skeat, W. W., 1900. *Malay Magic, being an Introduction to the Folklore and Popular Religion of the Malay Peninsula*, Londres: Macmillan.
- Skeat, W. W., 1953. Reminiscences of the Expedition by the late W. W. Skeat, leader of the Expedition. The Cambridge University Expedition to the North-Eastern Malay States, and to Upper Perak, 1899–1900, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* XXVI (4), 164: 9–147.
- Surin Pitsuwan, 1985. *Islam and Malay Nationalism: a case study of the Malay-Muslims of Southern Thailand*, Bangkok: Thai Khadai Research Institute, Thammasat University.
- Sweeney, P. A. 1972. *The Ramayana and the Malay Shadow-Play*, Kuala Lumpur: Penerbit Universiti Kebangsaan Malaysia (The National University of Malaysia Press).
- Teeuw, A. et Wyatt, D., 1970. *Hikayat Patani. The Story of Patani*, La Hague: Martinus Nijhoff, Koninklijk Instituut, Voor Taal-, Land- en Volkenkunde (Bibliotheca Indonesica), 2 vol.
- Waemaji Paramal, 1990. *Long Consonants in Pattani Malay: The result of word and phrase shortening*, Bangkok: Mahidol University.
- Wilding, A., 1979. *Pattani Malay Dictionary for Fellow-Workers in South Thailand*, Yala: Overseas Missionary Fellowship.
- Wilkinson, R. J., 1906. *Malay Beliefs*, London/Leiden: Luzac/Brill.
- Wilkinson, R. J., 1932. Some Malay Studies, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society* X (1): 67–137.
- Wilkinson, R. J., 1959. *A Malay-English Dictionary (Romanised)*, Londres, Macmillan 2 vol.
- Winstedt, R., 1916. *The Malay Magician: being shaman, saiva and sufi*, Londres: Routledge and Kegan Paul, (rééd. 1961).
- Winstedt, R., 1929. A Patani Version of the Ramayana, *Feestbundel uitgegeveu door het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen bij Gelegenheid van zijn 150 jarig bestaan 1778–1928*, Batavia, II: 423–34.
- Yuan, Lim Jee 1987. *The Malay House. Rediscovering Malaysia's Indigenous Shelter System*, Pinang: Institut Masyarakat.
- Zieseniss, A., 1963. *The Rama Saga in Malaysia. Its Origin and Formation*, Singapour: Malaysian Sociological Research Institute, trad. de P. Burch, éd. de S. Gordon.

